



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY



HX 16ZT Z

er 1920. 2.7

**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**

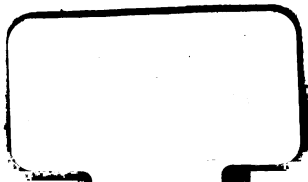


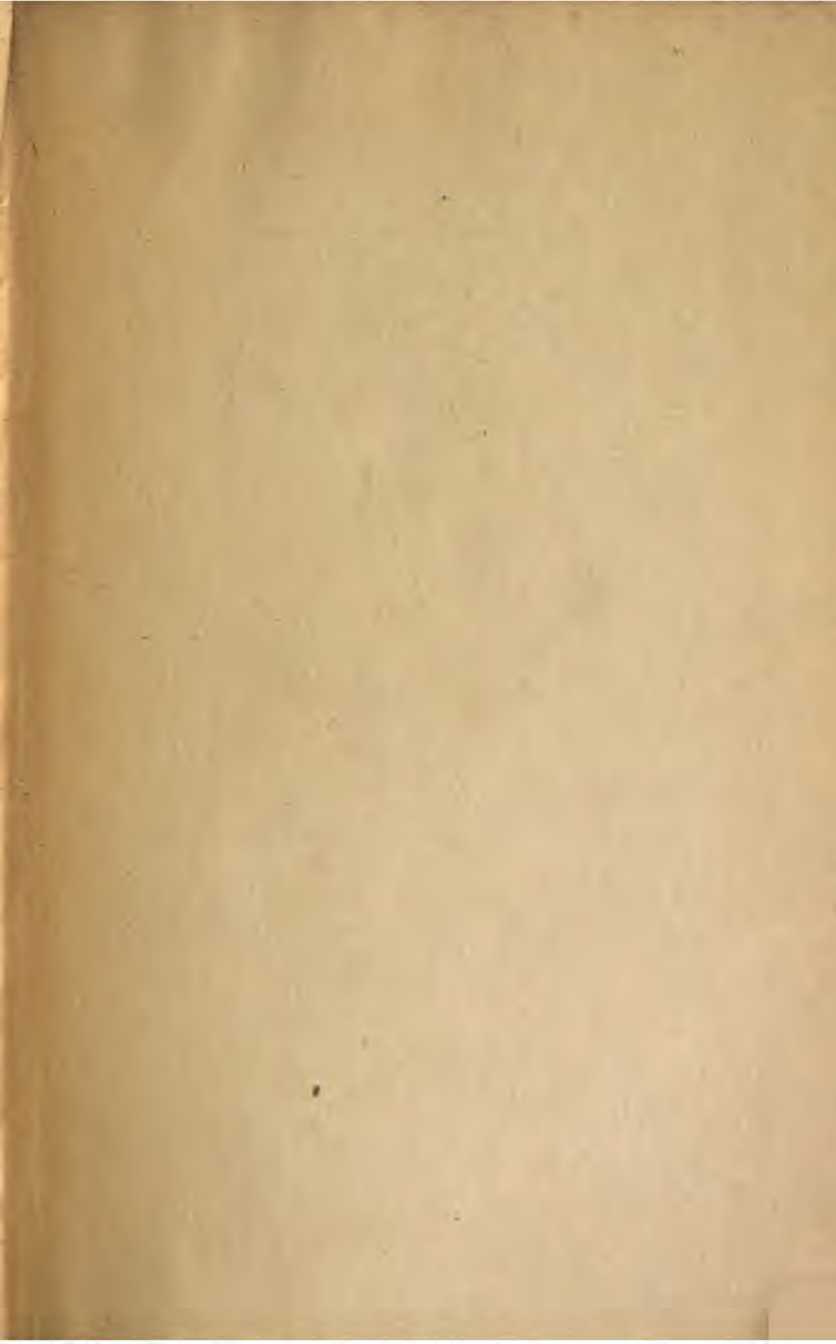
**FROM THE LIBRARY OF
RODOLPHE REUSS
OF STRASSBURG**

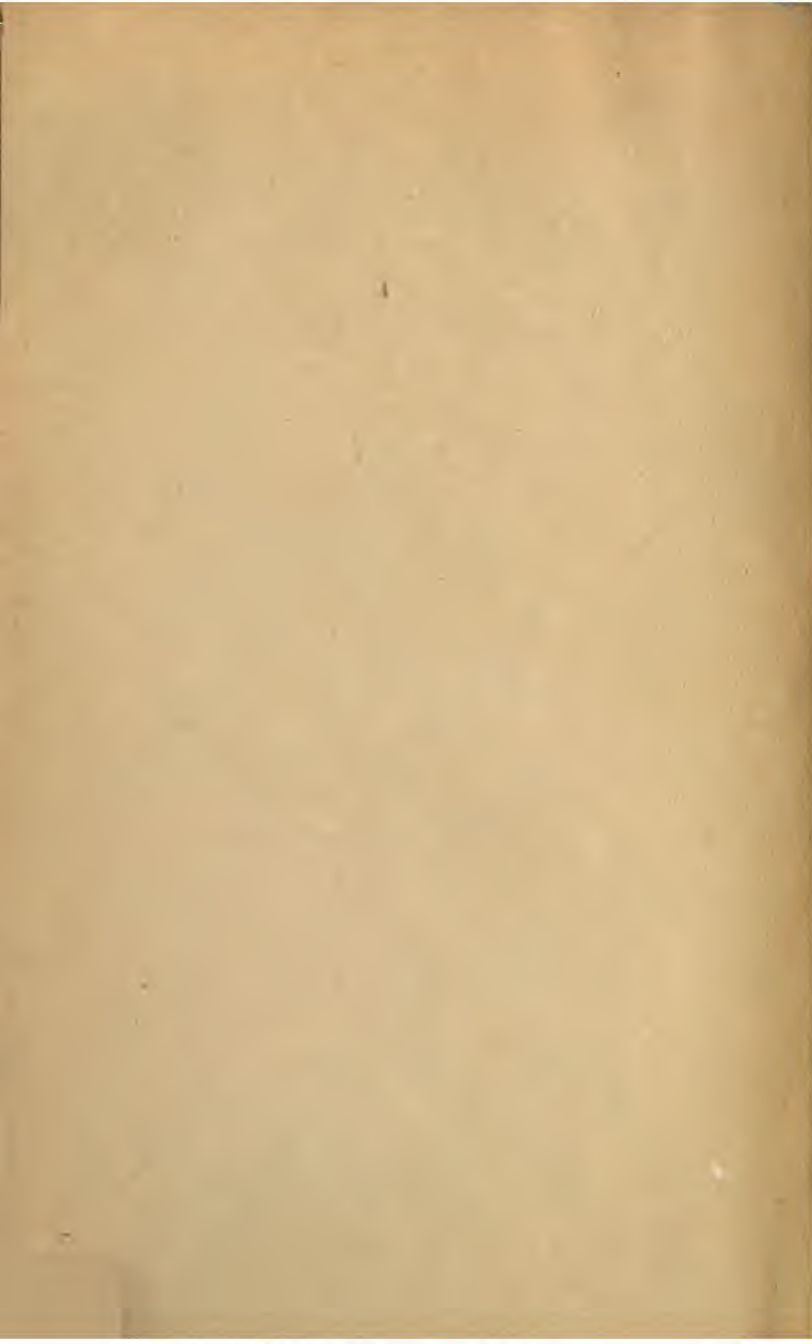


**BOUGHT WITH THE
BEQUEST OF
HERBERT DARLING FOSTER**

A.M. 1892



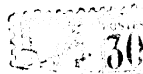




*Mo. Reuss, Revue critique
Gine*

E. CHARVÉRIAT

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(PRIX THIERS)



JEAN-LOUIS D'ERLACH

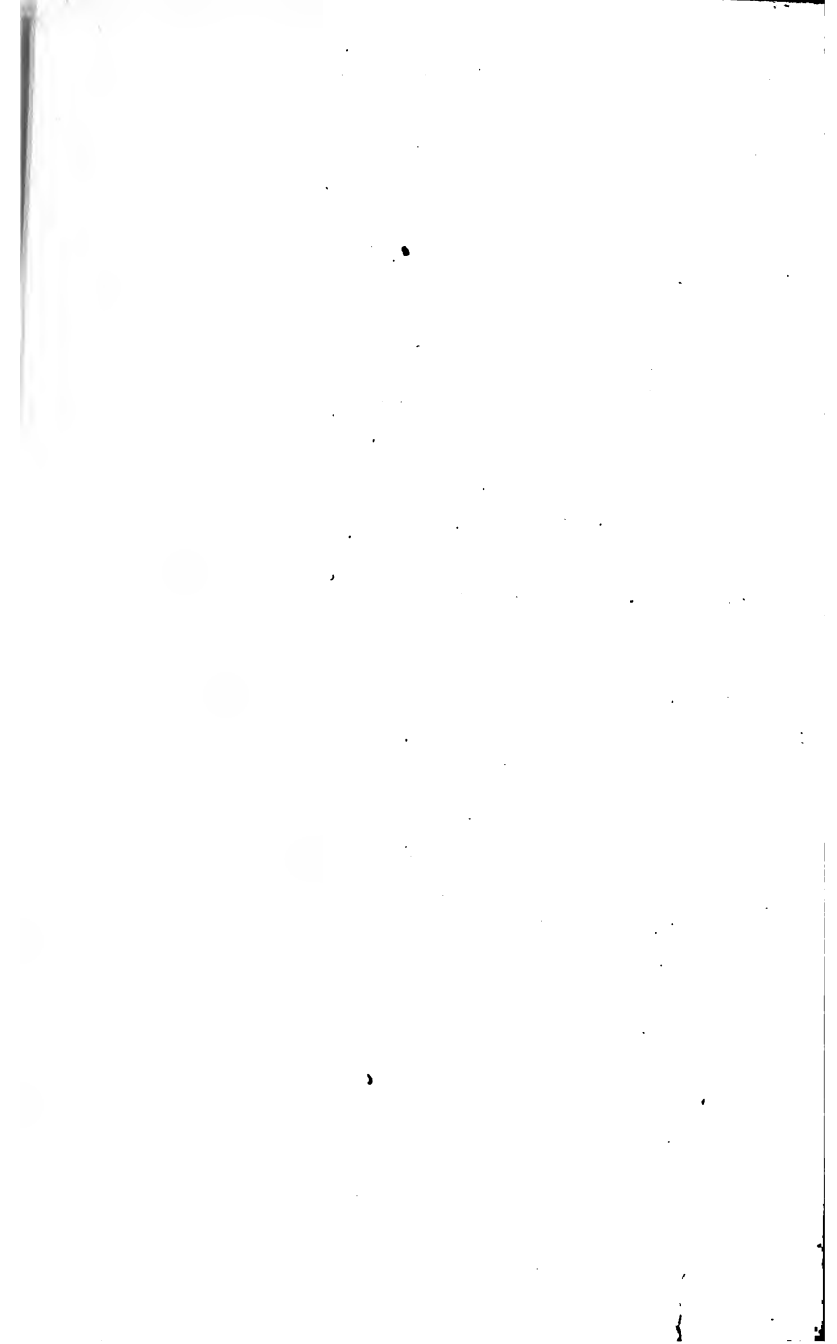


LYON

A. REY ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
4, RUE GENTIL 4

—
1902

JEAN-LOUIS D'ERLACH



7

E. CHARVÉRIAT

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(PRIX THIERS)

JEAN-LOUIS D'ERLACH



LYON

A. REY ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
4, RUE GENTIL 4

—
1902

✓
Gen 1920.2.7

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
RODOLPHE REUSS
THE BEQUEST OF
HERBERT DARLING FOSTER
NOVEMBER 9, 1928

= 5

JEAN-LOUIS D'ERLACH¹

CHAPITRE PREMIER

COMMENCEMENTS D'ERLACH. CAMPAGNE DE 1638 SIÈGE DE BRISACH (1595-1638).

- I. Sa naissance (30 oct. 1595), son éducation. Il entre au service des princes d'Anhalt, est fait prisonnier à la bataille de la Montagne-Blanche (1620); entre au service de Christian d'Halberstadt; est fait prisonnier à la bataille de Stadtlohn; entre au service de Gustave-Adolphe. Son mariage (1627); il reste quelque temps à Berne. Il entre au service de la France, aide à faire lever le siège de Casal (1629). Erlach va à Paris pour réclamer l'argent dû à ses troupes. Il fait une expédition dans l'Allgau avec Bernard de Weimar (1632). Il commande les milices de Berne (1633), soutient la neutralité de la Suisse, est envoyé à Paris par le canton de Berne (1634-1635), entre au service de Bernard de Weimar (1637).
- II. Bernard entre au service de la France par le traité de Saint-Germain (27 oct. 1635). Campagne de 1638. Ber-

¹ A. VON GONZENBACH, *Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen*. Berne, Wyss, 1880, 1881. 1882, 3 vol. in-8.

nard de Weimar prend les villes forestières, bat les Impériaux à Rheinfeld (3 mars). Erlach est fait prisonnier; mort de Rohan (13 avril). Bernard prend Fribourg en Brisgau (11 avril), envoie à Paris Erlach, nommé major-général. Le roi donne le commandement de l'armée au duc de Longueville; Erlach refuse une pension de la France. Bernard bat les Austro-Hongrois à Wittenweyer (9 août); il assiège Brisach, bat le duc de Lorraine à Thann (15 oct.), repousse les Impériaux (22-24 oct.), prend Brisach (19 déc.).

I

Parmi les généraux de nationalité helvétique qui ont servi la France, Jean Louis d'Erlach occupe le premier rang.

Né à Berne, le 30 octobre 1595, de Rodolphe d'Erlach et de Catherine de Mülinen de Wildenstein, il était l'aîné de six frères dont deux servirent, comme lui, à l'étranger.

On ne sait presque rien de ses premières années. Il les passa dans la maison paternelle, à Morges dont son père, membre du Conseil de Berne, était alors bailli et, à l'âge de treize ans, il fut envoyé dans une école à Genève. Sa famille, originaire de la Bourgogne et se rattachant ainsi à la France, habitait Berne depuis l'année 1191, c'est-à-dire depuis quatre cents

ans ; mais il semble fort douteux que cette origine ait influé sur le choix de la ville où devait se faire son éducation. Le jeune Erlach ne resta, d'ailleurs, que trois ans à Genève. Il s'y distingua par sa vive intelligence et son assiduité au travail, et y apprit la langue française de manière à la parler et à l'écrire avec une grande facilité ; il y devint aussi un fervent calviniste.

Le séjour à l'école était alors moins long et l'instruction moins étendue que de notre temps. On passait vite de la théorie à la pratique et, pour développer l'intelligence et former le caractère, on comptait avant tout sur l'expérience personnelle et sur les exemples fournis par le milieu dans lequel le jeune homme était placé.

Il apprenait à vivre, moins en étudiant des livres qu'en voyant agir et en agissant lui-même. Cette éducation fut celle d'Erlach. Il n'avait que seize ans quand il entra dans la vie publique. La guerre de Trente ans allait éclater en Allemagne ; les protestants s'y préparaient en fondant l'Union évangélique à Ahausen, et les

catholiques la Sainte Ligue à Munich. Entre ces deux partis, Erlach, zélé calviniste, ne pouvait pas hésiter : il débuta comme page auprès du prince Christian I^{er} d'Anhalt, général de l'Union et, en 1620, à l'âge de vingt-cinq ans, étant déjà capitaine, il prenait part, dans le régiment du jeune prince Christian II d'Anhalt, à la bataille de la Montagne-Blanche. Fait prisonnier, il recouvra la liberté moyennant rançon, alla guerroyer contre les Impériaux en Hongrie¹, et fut blessé grièvement au siège de Neuhausel (1621). Devenu major dans l'armée de Christian de Brunswick, administrateur d'Halberstadt, cet évêque laïque, qui avait pris pour légende : « Ami de Dieu et ennemi des prêtres » et que ses contemporains ont appelé le fou, *der Toll*, il prend part aux batailles de Höchst (1622), de Fleurus (1623), est de nouveau fait prisonnier à la bataille de Stadtlohn (1623), se rachète encore, et entre, à l'âge de vingt-huit ans, au service de Gus-

¹ Sous les ordres du margrave Jean-Georges de Brandebourg-Jägerndorf.

tave-Adolphe, roi de Suède, comme lieutenant-colonel de sa garde.

Erlach se fit bientôt remarquer par la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline et, en même temps, par le soin qu'il prenait de bien nourrir ses troupes et de leur donner de bons quartiers. Aussi jouissait-il, auprès des soldats, d'une grande autorité et apaisa-t-il plusieurs de ces révoltes assez fréquentes alors parmi des troupes qui ne servaient que pour la solde.

Gustave-Adolphe faisait, en ce temps, la guerre à la Pologne (1623) et n'était pas encore intervenu dans les affaires d'Allemagne. Une trêve entre la Suède et la Pologne ayant rendu Erlach à la vie privée, il en profita pour se marier, et épousa une de ses cousines, Marguerite d'Erlach, jeune orpheline et riche héritière, qui lui apporta en dot le château et la terre de Castelen en Suisse¹ (19 juin 1627). Il avait alors trente et un ans. Sa haute taille, ses yeux bleus, ses cheveux blonds retombant sur

¹ Plus le château de Ruchenstein.

les épaules, suivant la mode du temps, lui donnaient la physionomie d'un Suédois. Sa femme avait seize ans, quinze ans de moins que lui, les yeux et les cheveux bruns ; c'était une femme d'esprit et d'un caractère viril. Leur union fut heureuse ; la bonne harmonie ne cessa jamais d'y régner.

Après son mariage Erlach sembla d'abord abandonner la carrière des armes à l'étranger, pour se consacrer tout entier à son pays natal. Il entre, en effet, en 1627, au grand Conseil de Berne, en 1629 au Conseil de gouvernement, et s'occupe d'améliorer les institutions militaires de la Suisse. En 1629 cependant, deux ans après son mariage, il prend du service en France et, à la tête d'un régiment de trois mille hommes, fait partie de l'expédition française qui obligea les Espagnols, commandés par Gonzalès de Cordova, à lever le siège de Casal (1629). S'il abandonnait une puissance protestante pour une puissance catholique, il ne changeait pas pour cela de parti, car il continuait à combattre la maison d'Autriche.

La question financière a toujours eu une

grande importance dans les affaires militaires. Elle en avait peut-être plus encore au xvii^e siècle que de nos jours. Les armées se composant surtout de mercenaires, on ne pouvait lever des troupes et les maintenir sous les drapeaux qu'en les payant. La France était alors l'Etat le plus riche de l'Europe, et cependant, par suite de la mauvaise organisation des finances et des désordres intérieurs qu'occasionnait l'avidité des grands seigneurs, la solde était loin d'y être payée avec régularité. Il était dû de fortes sommes au régiment d'Erlach¹, et l'intendant Méry prétendait les réduire. Erlach se rendit à Paris pour réclamer. C'était la première fois qu'il voyait la Cour de France ; il y noua, avec plusieurs personnages importants, des relations qui influèrent plus tard sur sa carrière. Il n'obtint pas, toutefois, ce qu'il était venu demander, et il en éprouva une telle irritation qu'il abandonna momentanément la France pour retourner à la Suède. Appelé par Gustave-Adolphe, qui venait de remporter la victoire de Leipzig,

¹ Le régiment d'Erlach avait beaucoup souffert en Italie et venait d'être licencié.

il se chargea de lever pour lui un régiment en Suisse ; il dut bientôt y renoncer, parce que les cantons protestants interdirent tout enrôlement chez eux. Il accompagna néanmoins le principal allié du roi de Suède, le duc Bernard de Saxe-Weimar, dans une expédition qu'il fit dans l'Allgau¹ en 1632, et acquit son estime par son caractère et ses qualités militaires. Tous les deux étaient hostiles à la maison de Habsbourg dans laquelle ils voyaient l'ennemie de leur religion et de l'indépendance des Etats de l'Empire. Bernard reprochait, en outre, à cette maison d'avoir, sous Charles-Quint, dépouillé de la dignité électorale la branche ernestine de Saxe, qui était l'aînée et à laquelle il appartenait, pour la donner à la branche cadette albertine. C'était la première fois qu'Erlach servait sous Bernard de Weimar ; il allait devenir bientôt son principal lieutenant.

Erlach ne s'était engagé que pour la durée de la campagne. De retour en Suisse, il reçut

¹ Haute vallée de l'Aller.

le commandement des milices de Berne (1633) et fut chargé de maintenir la neutralité de la confédération. La Suisse était alors malheureusement divisée en deux partis : catholique et protestant, le premier soutenu par l'Espagne, le second par la France et la Suède ; et ces deux partis prétendaient vivre en paix entre eux et demeurer neutres entre l'empereur et ses ennemis. Les protestants n'en laissèrent pas moins le maréchal suédois Horn traverser leur territoire pour assiéger la ville de Constance (septembre 1633), et le canton de Berne envoya Erlach à Paris pour demander le secours de la France contre les cantons catholiques (fin 1634). N'ayant pas pu obtenir ce secours, il revint en Suisse au commencement de mars 1635, y remplit plusieurs missions diplomatiques, et rentra à la fin de 1637 au service du duc de Weimar.

II

Gustave-Adolphe avait promis au duc Bernard de Weimar de lui constituer, avec les évêchés de Würzburg et de Bamberg, un

duché de Franconie ¹ et, après la mort du roi à Lützen, le chancelier de Suède, Oxenstierna, lui en avait donné l'investiture (20 juin 1633²). Mais, dès l'année suivante (1634), par suite de la défaite de Nordlingue, Bernard avait perdu son duché. Nommé d'abord généralissime de l'Union évangélique de Heilbronn, au Congrès de Worms (12 mars 1635), il n'avait pas tardé à entrer au service de la France par un traité conclu à Saint-Germain, le 27 octobre 1635. Ce traité, dont une partie secrète l'obligeait à combattre partout où le roi de France le désirerait ³, lui laissait espérer que son duché de Franconie serait remplacé par un duché situé sur les bords du Rhin. On lui promettait, en

¹ G. DROYSEN, *Bernhard von Weimar*. Leipzig. Duncker-Humblot. 1885, 2 vol. in-4, I, 169, 177, 185.

² Le 20 juillet 1633, d'après RÖSE, *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, I. 224. La vraie date est le 20 juin, RÖSE, I, 429, 430.

³ Il y eut deux traités signés le 27 octobre 1635 : l'un public GONZENBACH, *I Documents*, p. 220), traduit dans LE LABOUREUR *Histoire du maréchal de Guébriant*, *I Documents*, p. 1 ; l'autre secret, GONZENBACH, *I Documents*, p. 225, traduit dans LE LABOUREUR, *id.*, p. 3. L'engagement de combattre partout où le roi le désirerait se trouve dans le traité secret qui a la même date que le traité public.

effet, le landgraviat d'Alsace et, si on ne lui en assurait pas l'hérédité, on ne lui enlevait pas non plus tout espoir de l'obtenir¹.

Bernard était entré au service de la France en 1635 ; Erlach rentra au service de Bernard en 1637. A partir de ce moment, leurs relations deviennent tellement étroites que leurs deux vies semblent se confondre. Ce fut à Benfeld², où ils se trouvaient à la fin de 1637, qu'ils préparèrent la campagne de 1638, campagne célèbre qui devait mettre Bernard au rang des premiers généraux de son temps.

Le Rhin forme, depuis le lac de Constance jusqu'à Bâle, comme un large fossé qui protège la Suisse contre l'Allemagne. Quatre places : Rheinfeld, Säckingen, Laufenbourg et Waldshut, connues sous le nom de villes forestières, en occupaient les principaux passages, et elles étaient elles-mêmes flanquées par trois autres places : Brisach sur le Rhin, en face de

¹ Le père Joseph craignait que le Saint-Siège ne lui refusât le chapeau de cardinal si l'Alsace était livrée à un prince luthérien.

² Au nord-est de Schelestadt.

l'Alsace, Fribourg, à la tête des défilés de la Forêt-Noire, et Hohentwiel au nord-est de Schaffouse, non loin du lac de Constance. Brisach, Fribourg et les quatre villes forestières étaient alors occupées par les Impériaux : Bernard résolut de les leur enlever. Quant à Hohentwiel, l'officier protestant qui l'occupait, Conrad Widerholt, par un traité signé avec Erlach à Berne, le 11 novembre 1637, avait cédé la forteresse au duc de Weimar et y commandait en son nom.

Erlach, en sa qualité de Suisse, connaissait bien le pays; ce fut lui qui renseigna Bernard, et il eut ainsi une grande part au succès de la campagne. Parti de Delemont ¹ le 28 janvier 1638, avec environ 6000 hommes, Bernard prit Laufenbourg le 30 janvier, Waldshut le 1^{er} février, et livra devant Rheinfeld deux combats aux Impériaux. Le premier (28 février) demeura douteux ; le duc de Rohan, qui combattait comme volontaire dans l'armée de Bernard, y fut dangereusement blessé, et

¹ Au nord-est de Bâle, sur la Birs.

Erlach, alors colonel, y fut fait prisonnier. Le second combat (3 mars) se termina par la victoire complète de Bernard et par la captivité des deux généraux ennemis: Savelli et Jean de Werth. Ce succès fut dû principalement à ce que les Weimariens essayèrent une première décharge sans tirer, et culbutèrent ensuite les Impériaux avant qu'ils eussent eu le temps de recharger leurs mousquets¹. Suivant l'usage, les soldats impériaux, faits prisonniers, entrèrent au service du vainqueur, et l'armée weimarienne, malgré les pertes qu'elle avait éprouvées, se trouva ainsi plus nombreuse après la bataille qu'avant. Erlach fut bientôt remis en liberté; quant à Rohan, transporté au couvent de Königsfeld, dans le canton de Berne², il y mourut des suites de sa blessure.

¹ La charge et le tir du mousquet exigeaient beaucoup de temps. Il y avait pour l'exercice du mousquet 143 commandements dont 99 pour la charge et le tir; il y en avait 21 pour l'exercice de la pique (HEILMANN, *Kriegsgeschichte von Bayern*, etc., Munich, Cotta, 1863, 3 vol. in-8, III, p. 912).

² Maintenant canton d'Argovie, très près au S.-E. de Brugg, entre l'Aar et la Reuss.

(13 avril 1638); Erlach lui ferma les yeux et le fit solennellement inhumer à Genève.

Les cantons catholiques avaient vu d'un mauvais œil l'occupation des villes forestières par Bernard; les cantons protestants en témoignèrent, au contraire, une grande satisfaction et, violant de nouveau la neutralité, envoyèrent au duc des vivres et des munitions¹.

Le duc de Weimar avait encore à s'emparer de Fribourg en Brisgau, et surtout de Brisach. Fribourg fermait les défilés qui font communiquer le Rhin avec le Danube. Le colonel Escher de Bühringen², qui y commandait pour l'empereur, capitula (11 avril 1638). Restait Brisach, alors siège du gouvernement du Brisgau, place encore plus importante que toutes celles qui venaient d'être prises, parce que, située sur les bords du Rhin, elle était la clef de l'Alsace et commandait la principale

¹ A la demande de Méliand, ambassadeur de France en Suisse.

Jean Werner Escher de Brunningen d'après DROYSSEN, (*B. de W.*, II, 362).

voie que suivaient les Espagnols pour se rendre du Milanais dans les Pays-Bas.

Il fallait des renforts et de l'argent pour prendre Brisach, et la France seule pouvait en fournir. Ce fut pour s'en procurer que Bernard envoya à Paris Erlach auquel il venait de conférer le grade de major-général (17 ou 18 avril 1638). Favorablement accueilli à Saint-Germain par le roi (7 juin) et par Richelieu (14 juin), Erlach n'obtint pas cependant ce qu'il était venu chercher. Si le gouvernement français voulait s'emparer de Brisach, c'était pour garder cette place, et non pour la laisser à Bernard. C'est pourquoi, au lieu de mettre des renforts à sa disposition, il résolut d'envoyer le duc de Longueville avec 13.000 hommes assiéger lui-même la place. Bernard devrait ainsi aider Longueville au lieu d'être aidé par lui; il deviendrait son subordonné au lieu d'être son chef, et Brisach, une fois pris, devrait appartenir à la France.

De tous les officiers de Bernard, Erlach était certainement le plus habile et celui sur lequel le duc pouvait le plus compter. Richelieu

ne l'ignorait pas; et, prévoyant de grandes difficultés dans cette affaire de Brisach, il essaya de le gagner en lui offrant une pension. L'offre n'avait en elle-même rien d'extraordinaire. Un grand nombre de princes allemands recevaient alors des pensions du roi¹. Erlach refusa et, comme on insistait, il répondit qu'il n'avait pas mérité de pension et que ses revenus, d'ailleurs, lui suffisaient. La crainte de s'engager était la seule cause de son refus.

Le duc Bernard s'était montré très mécontent qu'on voulût lui donner un chef. Ses frères, Guillaume, Albert et Ernest, qui s'étaient réconciliés avec l'empereur et avaient accepté la paix de Prague, voulurent en profiter pour le réconcilier aussi avec l'empereur. Mais Bernard était trop engagé avec la France et trop hostile à la maison de Habsbourg pour

¹ Le duc de Wurtemberg, le margrave de Bade, l'électeur de Saxe, le margrave de Brandebourg, le duc Guillaume de Saxe-Weimar, frère aîné de Bernard, le landgrave de Hesse-Cassel et beaucoup d'autres encore recevaient des pensions du roi. Ponika, ancien ambassadeur de Bernard, en recevait une de 13.000 livres (GONZENBACH, I, 86, 103).

changer de parti; il résolut de brusquer l'affaire et mit le siège devant Brisach.

Les Austro-Bavarois firent les plus grands efforts pour conserver cette place. Ils tentèrent de la ravitailler ; Bernard les en empêcha et, avant qu'Erlach fût de retour de Paris et que le duc de Longueville eût encore passé le Rhin, il les battit à Wittenweyer (9 août 1638)¹. Il cerna ensuite la place au moyen d'un camp retranché qu'un large fossé défendait contre les attaques extérieures, et employa à ce travail trois mois : août, septembre et octobre. Lorsque le siège eut commencé, le duc de Lorraine d'abord, les Impériaux ensuite, s'efforcèrent successivement de le faire lever. Bernard battit le duc de Lorraine près de Thann (15 octobre 1638²) et, retiré dans son camp retranché, repoussa les Impériaux commandés par Gotz et Lamboy (22-24 octobre 1638).

La garnison de Brisach était commandée par Jean-Henri de Reinach. Laissé sans secours,

¹ Bernard avait avec lui Guébriant et Turenne.

² G. DROYSSEN, II, 456. On appelle aussi cette bataille, bataille de Cernay.

mais espérant toujours en recevoir, il défendit la place jusqu'à la dernière extrémité. A mesure que le nombre de ses soldats diminuait, il abandonnait peu à peu les ouvrages extérieurs. Sommé trois fois de se rendre, il ne consentit à négocier que lorsque l'explosion de la tour aux poudres, située au nord de la ville, eut ouvert une brèche dans la muraille et rendu tout à fait impossible la continuation de la défense (3 décembre).

La situation de Brisach était, d'ailleurs, extrêmement grave. La mésintelligence régnait entre la garnison et les habitants. Il n'y avait plus de vivres. Les soldats recevaient du pain confectionné avec de l'écorce de chêne, de la terre glaise et de la cendre et, avec cela, de la viande de cheval et un peu de vin. Les habitants étaient encore plus malheureux. Les riches se nourrissaient de chiens, de chats, de rats; les pauvres mangeaient des cadavres; on fut obligé de faire garder les cimetières. La famine s'accroissant encore, une mère mangea son enfant mort; une autre mangea, en compagnie de ses enfants, le cadavre de son mari. Enfin, on fit la

chasse aux enfants dans les rues : huit enfants furent tués et mangés¹. Les épidémies accompagnaient la famine : plus de deux mille habitants succombèrent.

Bernard de Weimar, tombé malade, s'était établi à Rheinfeld en laissant la direction du siège à son major-général. Ce fut Erlach qui négocia la capitulation. Au dernier moment elle faillit être rompue par Bernard. Il venait d'apprendre que trente de ses soldats, faits prisonniers, en avaient été réduits à manger les cadavres de huit de leurs camarades et étaient tous morts. Le duc de Weimar, irrité, voulait passer tous les Impériaux au fil de l'épée. Ses officiers parvinrent à le calmer et, le 19 décembre 1638, la garnison de Brisach sortit avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec ses armes, mèche allumée, balle à la bouche, deux canons et des munitions. Quelques soldats, détail horrible, portaient embrochés au bout de leurs piques² des morceaux de chair hu-

¹ V. R. REUSS, *l'Alsace au XVII^e siècle*, Paris, 1897, Bouillon, I, 129, 132.

² GONZENBACH (I, 169), emploie à tort le terme de baïon-

maine à moitié dévorés. Le duc de Weimar présidait au défilé. Il reprocha vivement à Reinach la mort des trente prisonniers. Reinach répondit qu'il les avait traités comme ses propres soldats.

Bernard fit célébrer dans la cathédrale un office d'actions de grâces et donna un grand banquet dans lequel il but à la santé du roi de France, de la reine Christine de Suède et du Dauphin de France (Louis XIV), né depuis quelques jours¹. Il n'y fut question ni de l'U-

neites, car elles ne furent inventées qu'en 1641. G. DROYSSEN, II, 487, dit que les prisonniers Weimariens, comme preuve de leur misère, présentèrent au duc des morceaux de chair humaine et d'un foie humain. RÖSE (II, 278) dit seulement : on a affirmé que des gens du commun avaient mangé de la chair humaine et qu'on en aurait montré à Bernard.

LE LABOUREUR (p. 98) avoue qu'il y eut boucherie de chair humaine.

¹ L'idée de patrie n'existait alors, ni en Suisse, ni en Allemagne (GONZENBACH, I, 20, 116, 171, 131). Heusner de Wandersleben, agent de l'empereur, parle cependant de patrie allemande (GONZ. I, 411). On n'avait pas l'idée d'une grande patrie allemande, représentée par l'empereur (GONZ. I, 411, II, 516, 517).

Ce fut sur une fausse nouvelle que Richelieu annonça au père Joseph la prise de Brisach. Le père Joseph étant mort le 18 décembre et Brisach ayant été pris le 19 décembre, la

nion évangélique de Heilbronn, ni de la patrie allemande.

vraie nouvelle ne put arriver qu'après sa mort (V. BARTHOLD, *Geschichte der grossen deutschen Krieger*, Stuttgart, Liesching, 1842, 1843, 2 vol., II, 182).

CHAPITRE II

DESSEINS DE BERNARD, SA MORT, SON ARMÉE (1639)

- I. Bernard de Weimar et Erlach. Bernard veut devenir prince souverain ; ses conquêtes en Franche-Comté. Bernard refuse d'aller à Paris : il y envoie Erlach. Erlach accepte une pension de la France. Négociations au sujet de Brisach. Testament de Bernard ; sa mort.
- II. Erlach est reconnu chef des Weimariens. Les officiers envoient Flersheim à la Cour de France. Les Suédois et l'empereur cherchent à gagner les Weimariens. Les frères de Bernard. Legs aux officiers. Traité entre Erlach et Krosig (1642). Legs à Erlach. Négociations entre la France et les Weimariens à Colmar et à Brisach. Arrestation du Palatin. Traité de Brisach du 9 octobre 1639, entre la France et les Weimariens. Les Weimariens reconnaissent Longueville pour leur général. Erlach n'a pas trahi les Weimariens.

I

La brillante campagne de 1638 avait accru chez Bernard, en même temps que le désir de se créer en Alsace une principauté héréditaire.

taire, l'espoir d'y parvenir ; et, comme Brisach faisait alors partie de l'Alsace et qu'il projetait d'en faire sa capitale, il l'occupa en son propre nom, en donna le gouvernement à Erlach, avec une garnison de deux régiments allemands et n'envoya pas à Paris les drapeaux pris sur l'ennemi, comme il l'avait fait après ses victoires de Rheinfeld, de Wittenweyer et de Thann. Il faisait acte d'indépendance ; mais la France, de son côté, n'entendait pas laisser s'établir, sur sa frontière d'Allemagne, une principauté héréditaire, et abandonner une place dont elle pourrait faire la base de ses attaques contre les Impériaux.

L'investiture de l'Alsace se faisant attendre, Bernard conçut le singulier dessein de s'emparer de la Franche-Comté, qui appartenait alors à l'Espagne, afin de l'échanger ensuite avec la France contre l'Alsace. Il espérait aussi procurer, en attendant, de bons quartiers d'hiver à ses troupes. Le 11 février 1639 il occupa Pontarlier et y installa son quartier général.

Mais il ne pouvait pas achever sa conquête sans l'argent de la France, et le roi ne consen-

tait à lui en fournir que s'il lui livrait Brisach. Il en résulta que pendant que Bernard envoyait Joachim de Wicquefort à Paris (décembre 1638), pour demander des subsides, le roi envoyait de l'Isle à Pontarlier pour réclamer Brisach.

Les négociations allaient commencer, quand Bernard déclara tout à coup qu'il allait lui-même se rendre à Paris. Mais, mal conseillé par son agent Wicquefort, qui était hostile à la France, il abandonna son projet avec la même précipitation qu'il avait mise à l'adopter, et songea même à rompre complètement avec le roi en gardant Brisach.

Elisabeth¹, veuve du Palatin et sœur de Charles 1^{er}, roi d'Angleterre, lui écrivit pour l'y engager (16 février 1639), et le Gouvernement anglais promit de la soutenir.

Cependant Louis XIII et Richelieu (8 février 1639), informés du dessein du duc de Weimar de se rendre à Paris, avaient tout préparé pour lui faire le plus brillant accueil. La lettre de refus, adressée à Richelieu (23 février), blessa vive-

¹ Les lettres de Wicquefort et d'Elisabeth sont en français, (GONZENBACH, I, 298-306-310.

ment la Cour et produisit un effet si désastreux pour le duc, que Hoeufft, son agent financier à Paris, lui écrivit (16-22 mars) pour le presser de se réconcilier à tout prix avec la France.

Bernard, qui n'avait reçu de l'Angleterre que de vagues promesses, se laissa facilement persuader par Hoeufft, et envoya aussitôt à Paris le personnage en qui il avait le plus de confiance et qui était le plus capable de réussir. Erlach, son major-général devait l'excuser et surtout éclaircir la situation. Erlach fut favorablement accueilli à Saint-Germain par le roi et par la reine, assez froidement par Richelieu; l'ancienne entente fut néanmoins rétablie.

Erlach demandait des renforts et de l'argent ; il obtint peu de chose. On lui offrit de nouveau une pension de 12.000 livres. Il l'avait refusée en 1638 ; il l'accepta en 1639 ; il crut pouvoir le faire parce que, ainsi que Bernard, il se trouvait maintenant tout à fait au service du roi. Aucun de ses contemporains ne l'en blâma, et c'est seulement deux cents ans plus tard que divers historiens, entre autres Röse, l'ont accusé de s'être laissé corrompre.

Brisach avait alors une si grande importance que tous les partis désiraient posséder cette place et, pour y parvenir, s'efforçaient de gagner le duc de Weimar. Le roi d'Espagne et l'empereur¹ tentèrent eux-mêmes de négocier secrètement avec lui : ils échouèrent ; la France réussit. Il fallait conclure un nouveau traité avec Bernard ; la mort du duc n'en laissa pas le temps, et le traité, qui devait être signé avec lui, le fut avec son armée.

Le 10 juillet 1639, Bernard, alors à Montbenoit², partit pour se rendre par Ferrette³ à Neuenbourg, et y passer le Rhin. Sa renommée était alors si grande qu'on accourait de tous côtés sur son passage. Il vit lui-même, dans cet empressement, un funeste présage. « Gustave - Adolphe, dit-il, est mort dès que le peuple l'a considéré comme un Dieu ; je m'attends à avoir le même sort ». Il lui restait, en effet, peu de jours à vivre.

¹ Voir pour les tentatives faites par l'empereur dans ce dessein, G. DROYSSEN, *Bernhard von Weimar*, II, p. 62, 153, 317, 400, 405, 408, 550.

² Nord-est de Pontarlier.

³ *Pfirt* en allemand.

Arrivé à Neuenbourg où ses troupes traversaient le Rhin sous le commandement d'Erlach, il tomba gravement malade. Voyant venir sa fin, il appela ses officiers auprès de lui et leur recommanda de demeurer unis et de toujours soutenir la bonne cause. Pendant la nuit du 17 au 18 juillet, il eut une forte diarrhée ; son corps enfla et se couvrit de taches. Dans la matinée du 18 juillet il reçut la communion et dicta ses dernières volontés à son chancelier Rehlinger. Il s'entretint ensuite avec son aumônier, se mit en prières, prononça ces paroles : « Père, je remets mon âme entre vos mains », fit un signe de croix, invoqua le nom de Jésus, joignit les mains et mourut. Il avait trente-cinq ans ¹.

¹ Sur la piété de Bernard de Weimar, voir G. DROYSSEN, *B. v. W.*, I, 106. Sur sa mort, *id.*, II, 572 et s. et RÖSE, II, 325 et s.

Bernard n'avait pas été marié. Il fut question, en 1638, de lui faire épouser Marguerite de Rohan, fille et héritière du duc de Rohan, mort peu de temps après, d'une blessure reçue au premier combat de Rheinfeld ; Bernard y renonça ; le roi s'opposait, d'ailleurs, à ce mariage : il ne voulait pas, après la mort de Rohan, donner un nouveau chef au parti protestant. Une lettre d'Erlach à Bernard, du 3 août 1638,

Erlach était absent au moment de la mort de Bernard. Dès qu'il fut de retour, les colonels le reconnurent pour leur chef, et il fut décidé que l'armée aurait désormais à sa tête quatre directeurs : le major-général Erlach et les colonels Ehm, Nassau et Rosen.

Qu'allait devenir l'armée weimarienne ? Par son testament Bernard avait disposé de ses conquêtes : il les avait léguées à ses frères, et, si ceux-ci les refusaient, à la France ; il ne disait rien de son armée. Erlach et tous les officiers désiraient demeurer au service de la France, mais ils se trouvèrent en désaccord sur la conduite à tenir à ce sujet. Les officiers furent d'avis d'envoyer à Paris le colonel Flersheim, qui savait parler et écrire la langue française, chose rare dans l'armée weimarienne, alors entièrement composée d'Allemands. Le colonel devait assurer le roi de la

lui apprend que le roi s'oppose à ce qu'il épouse Marguerite de Rohan (GONZENBACH, *Documents*, I, 86). Il fut peut-être aussi question d'un mariage de Bernard avec la landgrave Amélie-Elisabeth de Hesse-Cassel (GONZ, I, 127). Une lettre d'Erlach à Bernard, non datée, lui parle de deux mariages, sans indiquer de nom (GONZ, I, *Documents*, p. 84).

fidélité de l'armée, demander le maintien du traité de Saint-Germain, et réclamer des subsides et des renforts. Erlach fut d'un avis différent. Il réunit les directeurs, ainsi que les autres officiers à Brisach, le 4 août 1639, et leur déclara qu'il serait offensant pour le roi de lui envoyer un colonel pour l'assurer en termes vagues de leur fidélité, et qu'ils devaient, sans lui poser de conditions, prendre résolument parti pour la France qui, seule, pouvait les payer.

Flersheim n'en partit pas moins. Arrivé à Paris, il apprit que la cour était à Lyon, s'y rendit et fut bien accueilli. On le renvoya néanmoins à Brisach où Guébriant, le baron d'Oysonville (1) et le conseiller Choisy étaient chargés de négocier.

L'armée weimarienne jouissait en Europe d'une si grande réputation que tous les partis, non seulement la France et la Suède, mais l'empereur lui-même désiraient la prendre à leur service.

¹ Conseiller d'État et intendant d'Alsace.

L'agent suédois Mockel, qui résidait à Benfeld, voyant que les agents français négociaient avec les officiers, s'efforça de gagner les simples soldats en leur inspirant de la défiance pour leurs chefs¹. Mais les soldats, qui savaient que la Suède manquait d'argent, refusèrent d'entrer à son service.

L'empereur Ferdinand III ne réussit pas mieux. Il eut beau menacer de la perte de tous leurs droits les officiers et les soldats qui ne se soumettraient pas dans un délai de dix jours, et promettre des récompenses à ceux qui entreraient à son service, il ne put rien obtenir.

Les négociations des frères de Bernard durèrent plus longtemps, mais ne réussirent pas davantage. Dès que la mort du duc fut connue, Guillaume, Albert et Ernest délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire. Réconciliés avec l'empereur par l'acceptation de la paix de Prague, devaient-ils de nouveau changer de parti et, pour acquérir la possession incertaine des

¹ La reine Christine de Suède prétendait avoir des droits sur l'armée weimarienne.

conquêtes de Bernard, s'exposer à perdre leurs états héréditaires ? Avant de se décider, ils envoyèrent des agents à Brisach pour sonder le terrain : d'abord Henri-Philibert de Krosig, page de Guillaume¹, et Hofmann, bailli d'Iéna, puis le conseiller Christian Weber, enfin Martin Hecker.

Les négociations n'eurent aucun résultat et les princes de Weimar finirent par renoncer à des conquêtes qu'aucun d'eux n'était capable de conserver. Ils réclamèrent seulement l'argent et les bijoux que leur frère leur avait légués. L'argent avait été considérablement réduit parcequ'on avait dû en employer la plus forte part à payer la solde des troupes, et que ce qui restait devait servir à acquitter les legs faits aux officiers. Ce reste ne pouvait même pas suffire ; c'est pourquoi les frères de Bernard envoyèrent des agents à Paris (1640) pour prier le roi de compléter le paiement des legs ; le roi consentit à fournir pour cela 150.000 livres (10 novembre 1641) et, cette somme suffisant

¹ Il arriva à Brisach le 4 octobre 1639.

pas encore, les ducs laissèrent prélever sur les bijoux de Bernard, déposés à Bâle, une valeur de 20.000 thalers. Enfin, en vertu d'un traité qu'il conclut avec Krosig (8 septembre 1642), Erlach remit aux ducs de Weimar le mobilier, les bijoux de famille et les archives. Les archives furent déposées d'abord à Weimar, puis à Gotha.

Bernard avait légué de l'argent à Erlach. Ses frères, ne pouvant le payer, lui livrèrent de la vaisselle et objets précieux provenant de l'héritage; Erlach les remit à Herwarth, son banquier à Bâle, pour se procurer quelques ressources et, malgré ces négociations délicates, il sut demeurer en bons termes avec les frères de Bernard.

Revenons aux négociations avec la France. Aussitôt la nouvelle reçue (28 juillet 1639) de la mort du duc de Weimar, le Gouvernement français s'était empressé d'envoyer de Mouzon (12 août 1639) d'Oysonville, neveu du ministre de la guerre Des Noyers, pour porter des instructions à Guébriant qui se trouvait alors à Brisach.

Résolu à conserver l'armée weimarienne à la France, Richelieu pensait qu'on pourrait le faire à de meilleures conditions en s'entendant séparément avec chaque colonel, qu'en traitant avec toute l'armée. Guébriant, chargé de négocier sur cette base, essaya de gagner les colonels, en leur offrant la même solde que du vivant du duc, et en y ajoutant des pensions. Les régiments entreraient, chacun pour leur compte, au service de la France, et cesseraient ainsi de former une armée indépendante. Mais les Weimariens se montrèrent décidés à ne pas se laisser morceler et, de peur de les mécontenter, on consentit à les laisser réunis.

Une autre difficulté se présenta : les Weimariens, tout en demeurant au service de la France, demandaient à être, comme au temps de Bernard, commandés par un prince allemand. Au nombre de ceux qui auraient pu être mis à leur tête, se trouvait le jeune prince Charles Louis, fils aîné du Palatin et neveu du roi d'Angleterre, Charles 1^{er}. Sa mère Elisabeth, l'ex-reine de Bohême, envoya des agents à Brisach pour faire des ouvertures à cet égard. Les

directeurs répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans le consentement de la France et de la Suède. L'arrestation du Palatin mit brusquement fin, d'ailleurs, à cette négociation. Tandis que ce prétendant fâcheux arrivait d'Angleterre et traversait la France pour se rendre à Brisach, il fut arrêté à Moulins ¹ par ordre de Richelieu (24 octobre 1639), enfermé à Vincennes où il demeura prisonnier jusqu'au mois d'août de l'année suivante (1640) et, comme l'armée weimarienne exprimait toujours le désir d'avoir à sa tête un prince allemand, on se contenta de lui répondre que le duc de Longueville, auquel le roi avait donné le commandement, était un prince allemand, puisqu'il était duc de Neuenbourg, pays allemand.

On était loin d'être d'accord. On crut arriver plus facilement à s'entendre en transportant les négociations à Colmar où se trouvait le quartier général du duc de Longueville (24 septembre 1639). On ne s'y entendit pas mieux qu'à Brisach. Les colonels-directeurs, qui,

¹ Avec son frère Maurice qui étudiait alors à l'Université de Paris.

lorsqu'on leur parlait en particulier, se montraient décidés à céder sur tout, soulevaient des objections dès qu'ils se trouvaient réunis : ils craignaient d'être accusés de trahison. Ils étaient, d'ailleurs, incapables de négocier par eux-mêmes ; Erlach seul savait assez bien le français pour traiter sans interprète avec les plénipotentiaires. Des difficultés s'étant élevées au sujet de la nomination des commandants de places, Longueville feignit de vouloir se retirer avec ses troupes en Bourgogne, et les directeurs, craignant d'être abandonnés par lui, se relâchèrent de leurs prétentions, mais ils en élevèrent de nouvelles sur la question du serment.

Les négociations ayant échoué à Colmar furent transportées de nouveau à Brisach ; et, comme on craignait que l'armée weimarienne, manquant de direction, n'en vînt à se dissoudre ou à fonder une république de soldats, le plénipotentiaire français, Choisy, fit quelques concessions, et le traité entre le roi et l'armée fut enfin signé le 9 octobre 1639¹. En voici les principales conditions.

¹ Le texte allemand du traité se trouve dans GONZENBACH,

Le roi payera les sommes convenues (2.100.000 livres par an) et fournira les munitions. L'armée combattra partout où le roi le désirera, pour le rétablissement de la liberté commune et des états opprimés. Le duc de Longueville commandera, mais consultera les directeurs. Les places fortes seront livrées au roi de France. Le roi donnera à qui il voudra le commandement de Brisach et de Fribourg, et y mettra des garnisons moitié françaises moitié allemandes. Pour les autres places, il en nommera aussi les commandants en les prenant toutefois parmi les officiers de l'armée weimarienne. Les commandants devront prêter serment au roi seul. L'armée et les garnisons des places fortes auront le libre exercice de la religion protestante. Un article secret, ayant la même date que le traité, stipulait que le roi, bien qu'il pût nommer qui il voudrait au commandement de Brisach et de Fribourg, y laisserait néanmoins les commandants établis par le duc de

I, 511, 512; et le texte français dans AUBÉRY, *Richelieu*. Paris, Bertier, 1660, II, 444. — Voir la formule du serment pour les officiers et les soldats (GONZENBACH, I, 509, 519).

Weimar, c'est-à-dire Erlach à Brisach et Kanoffsky à Fribourg.

Officiers et soldats acceptèrent le traité, parce qu'il leur assurait la solde dont ils vivaient, les laissaient en fait sur les bords du Rhin où se trouvaient leurs familles, et ne changeait rien à leurs habitudes. Quelques Weimariens cependant, excités par le résident suédois Mockel, s'en montrèrent mécontents.

Un officier publia même une satire contre le traité. On pense, il est vrai, que l'auteur pouvait bien appartenir à l'armée impériale. Quoiqu'il en soit, aucun officier, aucun soldat ne quittèrent alors le service de la France, et l'armée weimarienne demeura au service du roi comme du temps de Bernard.

Le jour même de la signature du traité, Guébriant donna un grand banquet aux colonels qui se trouvaient à Brisach et, le lendemain, directeurs et colonels se rendirent à Colmar, auprès du duc de Longueville qu'ils reconnurent pour leur nouveau général.

Erlach, le principal négociateur du traité, du côté des Weimariens, a été accusé d'avoir trahi

ses compagnons d'armes. Ignorant le traité secret annexé au traité public de Saint-Germain, Oxenstierna, Mockel et les frères de Bernard crurent que c'était Erlach qui, par le traité de Brisach du 9 octobre 1639, avait mis cette armée à l'entière disposition du roi, tandis que c'était Bernard lui-même qui l'avait fait par le traité de Saint-Germain du 27 octobre 1635. Les traités conclus par Bernard se trouvaient à Brisach enfermés dans une boîte en tôle¹. Les directeurs y découvrirent le traité secret, et ce fut cette découverte qui les décida à signer le traité de Brisach, traité qui ne changeait rien au fond à celui de Saint-Germain. Erlach fit ce qu'avait fait Bernard, et il était impossible de faire autrement, parce que l'armée ne pouvait pas vivre sans la France².

¹ Voir la liste de ces traités dans GONZENBACH, I, 436.

² Le traité de Brisach ne fut attaqué par aucun des membres de l'Union de Heilbronn. L'accusation de trahison, portée contre Erlach, a été répétée par plusieurs historiens qui ne semblent pas avoir recouru aux sources : Ranke, Schiller, Röse, Barthold, Menzel, Molitor (GONZENBACH, I, 530, 532).

Bernard n'a pas été plus heureux qu'Erlach. Un bibliothécaire de Cassel, Kuchelbecker, l'a accusé d'avoir tué Gustave-Adolphe à Lützen (Gonz., I, 662).

CHAPITRE III

CAMPAGNES DE 1640, 1641, 1642. LES WEIMARIENS SOUS LONGUEVILLE ET GUÉBRIANT. BATAILLE DE KEMPEN. EMBARRAS D'ERLACH.

I. Le duc de Longueville occupe le bas Palatinat (18 oct. 1639), passe le Rhin (28 déc.). Mockel s'efforce, à Marbourg, d'enlever les Weimariens à la France (24 avril 1640). Longueville rejoint Baner à Erfurt (26 mai). Manœuvres à Saalfeld. Baner tente de s'annexer l'armée weimarienne. Les Weimariens prêtent serment au roi de France (27 août). Manœuvres de Fritzlar et Wildungen. Longueville quitte l'armée (22 sept.); Guébriant le remplace; sa situation en face de Baner.

Expédition de Baner et de Guébriant contre la diète de Ratisbonne (21-26 janv. 1641). Partage de quartiers, mauvaise foi de Baner. Souffrances des Weimariens. Guébriant sauve Baner à Zwickau. Mort de Baner (20 mai).

Arrivée de Torstenson (27 nov.). Guébriant se retire avec les Weimariens (3 déc.), passe le Rhin à Wésel (12 janv. 1642); ses embarras; il est nommé lieutenant-général, bat les Impériaux sous Lamboy à Kempen (17 janv.), est nommé maréchal de France. Horn et Jean de Werth sont échangés.

II. Intrigues de Mockel. Différends entre Erlach et d'Oysonville. Craintes d'Erlach au sujet de Hohentwiel. Diffé-

rends d'Erlach avec les luthériens et les catholiques. Le roi de France protège l'évêque de Bâle, les curés catholiques et les religieux.

Erlach va se plaindre à Paris (nov. 1640 à mars 1641).
Expédition malheureuse d'Oysonville. Erlach secourt Widerholt (20 janv. 1642).

I

Le 18 octobre 1639, le duc de Longueville vint à Brisach et, deux jours après, il se mit en marche avec toute l'armée weimarienne. Elle comptait 11.000 hommes, dont 6000 fantassins et 5000 cavaliers. L'infanterie et l'artillerie s'embarquèrent sur le Rhin, la cavalerie suivit par terre. C'était la première expédition que cette armée faisait, depuis la mort de Bernard, et si l'on en donne succinctement le récit, c'est qu'Erlach, bien qu'il ne la commandât pas, en demeurait le véritable chef.

Le but de Longueville était d'opérer, sur les bords du Rhin, une diversion au profit du général suédois Baner, qui guerroyait contre les Impériaux, en Bohême et en Saxe, et surtout d'établir ses troupes dans de bons quartiers d'hiver.

Après avoir pris plusieurs places, les Weimariens occupèrent le bas Palatinat ; mais, ne pouvant bientôt plus y vivre, ils passèrent sur la rive droite du Rhin, le 28 décembre 1639¹, vers deux heures du matin, entre Oberwesel et Bacharach, l'infanterie sur des barques, la cavalerie à la nage, et ils se répandirent dans le Wetterau.

L'accord ne régnait malheureusement, ni parmi les officiers, ni parmi les soldats de l'armée weimarienne. Les directeurs même ne s'entendaient pas entre eux, et l'infanterie se plaignait que la cavalerie s'emparât toujours des meilleurs quartiers. L'armée était, en outre, mal commandée, parce que le duc de Longueville était malade, mécontente, parce que la solde n'arrivait pas ; et Mockel, le résident suédois, poursuivant son dessein de la faire entrer au service de la Suède, poussait à la désunion. Ses menées, rendues vaines jusqu'alors par Erlach, furent sur le point de réussir à Marbourg. A l'issue d'un Conseil de

¹ LE LABOUREUR, p. 164.

guerre (24 avril 1640), les directeurs, sans en avoir reçu l'ordre, mirent, en effet, leurs troupes en marche pour aller rejoindre Baner. Vivement interpellés par Longueville, ils n'osèrent pas persister dans leur dessein, rejetèrent les uns sur les autres la responsabilité du départ et ramenèrent dans leurs quartiers les troupes qui avaient déjà fait une journée de chemin.

Peu de jours après, Baner, chassé de Bohême par le feld-maréchal Piccolomini, pressait Longueville de le secourir. Bien qu'il craignît, en s'éloignant du Rhin, de perdre sa ligne de retraite et d'approvisionnements, Longueville se mit en marche et rejoignit le maréchal suédois à Erfurt (26 mai 1640). Il y avait cinq ans, depuis la bataille de Nordlingue, que l'armée weimarienne était séparée de l'armée suédoise¹.

Longueville, renforcé par les Hessois et les

¹ Longueville arrive à Mühlhausen (N.-E. d'Eisenach), le 21 mai 1640, et rallie à Langensalza le 25 mai 4000 Hessois sous Mélander et 4500 Lunebourgeois sous Klitzing (Gonz., II, 21).

Lunebourgeois, avait maintenant 19.000. hommes sous ses ordres et Baner 13.000. Désormais à la tête de 32.000 hommes, Baner offrit plusieurs fois la bataille à Piccolomini, aux environs de Saalfeld¹. Piccolomini, inférieur en nombre, car il n'avait que 25.000 hommes, 15.000 Impériaux et 10.000 Bavarois, la refusa et, au bout de six semaines, les adversaires, manquant de vivres, s'éloignèrent les uns des autres (juin 1640).

Comme les Weimariens souffraient beaucoup de la faim, Baner crut le moment venu de les enlever à la France et se mit à négocier avec les officiers. Longueville et Guébriant s'en aperçurent; mais comment maintenir l'armée dans le devoir? Elle était mécontente, elle manquait de vivres, la solde n'arrivait pas, et les officiers reprochaient aux directeurs les engagements qu'ils avaient pris pour eux et pour l'armée. Les directeurs Ehm, Nassau, Rosen leur répondirent que les officiers avaient été mis au courant de tout. Les officiers, ne pou-

¹ Au sud de Weimar.

vant rien objecter sur ce point, se plaignirent de l'exiguité de la solde. Guébriant leur assura qu'elle était la plus forte qui fût alors payée n'importe où, le double de celle des Impériaux et des Bavaois. Erlach écrivit, en outre, pour soutenir Guébriant et les directeurs.

L'arrivée de la solde, apportée par l'intendant d'armée Choisy, fut le meilleur des arguments à opposer aux plaintes des Weimariens et aux intrigues de Baner. Longueville et Guébriant profitèrent du sentiment de satisfaction qui en résulta, pour réclamer des troupes le serment qu'elles devaient prêter, d'après le traité de Brisach du 9 octobre 1639 et qui avait été différé jusqu'alors. L'armée weimarienne se trouvait à Münden¹, au confluent de la Werra et de la Fulda. Elle prêta, le 27 août 1640², le serment convenu, de servir fidèlement le roi de France et d'aller partout où il voudrait.

¹ Ou plutôt sur la rive gauche de la Werra entre Münden et Witzenhausen.

² GONZENBACH donne deux dates différentes : 27 août (I, 593) et le 25 août 1640 (II, 26).

L'armée passa ensuite sur la rive gauche de la Fulda (28 août), et rejoignit de nouveau les Suédois près de Hersfeld¹. Ce qui s'était passé autour de Saalfeld, au mois de juin, se renouvela autour de Fritzlar et de Wildungen, au mois de septembre. Les Suédois offrirent encore la bataille aux Impériaux, et ceux-ci la refusèrent. Comme à Saalfeld, la famine sépara les adversaires.

Sur ces entrefaites, le duc de Longueville, de plus en plus malade, quitta l'armée (22 septembre). Quel allait être son successeur ? D'après le traité de Brisach, les directeurs auraient dû prendre eux-mêmes le commandement ; ils préférèrent le donner à Guébriant, seul capable, suivant eux, de commander les Weimariens et de se défendre contre les entreprises de Baner.

Guébriant eut beaucoup de peine à se faire obéir. Ignorant la langue allemande, il ne pouvait parler que par interprète à la plupart de ses officiers et, d'après le traité de Brisach, il ne devait cependant rien faire sans leur avis. Il

¹ A Hilpershausen.

n'eut pas moins de peine à maintenir son indépendance vis-à-vis de Baner. L'armée weimarienne était maintenant moitié moins nombreuse que l'armée suédoise, 6 à 7000 hommes contre 15.000 et, comme l'armée suédoise comptait neuf dixièmes d'Allemands, les Weimariens eux-mêmes, Allemands pour la plupart, penchaient naturellement du côté de leurs compatriotes. La différence du grade et du rang des deux chefs se faisait également sentir. Tandis que Guébriant n'était que maréchal de camp, ce qui équivalait en Allemagne, à major-général ou à feldzeugmestre, Baner possédait le grade de feld-maréchal, le plus élevé dans les armées européennes ; il était devenu Allemand, s'était illustré par de grandes victoires, surtout celle de Wittstock ; il était de haute naissance ; son récent mariage avec la margrave de Bade-Durlach avait encore accru son autorité auprès des Allemands¹ ; enfin le général suédois exer-

¹ Baner avait épousé la margrave Jeanne de Bade, dix jours après la mort de sa première femme, et c'était aux funérailles de cette dernière qu'il l'avait vue pour la première fois. (Gonz., II, 25, 26, 29.)

çait sur ses troupes un pouvoir absolu et sans contrôle.

Baner entraîna d'abord Guébriant dans une expédition hardie, qui ne visait à rien moins qu'à enlever la diète impériale, réunie à Ratisbonne, et à lui dicter les conditions de la paix; elle échoua (21-26 janvier 1641).

De retour vers Regenstauf, au nord de Ratisbonne, Baner fit avec Guébriant un partage de quartiers, mais il n'en observa pas les conditions et tenta de nouveau d'attirer à son service l'armée weimarienne; il ne réussit pas encore; les officiers refusèrent de se laisser séduire par des promesses d'argent que la Suède était incapable de tenir, et les simples soldats, qui s'étaient aperçus que les Suédois s'emparaient toujours des meilleurs quartiers, préféraient demeurer sous les ordres de Guébriant.

Les deux armées se séparèrent donc. Les Weimariens s'établirent autour de Bamberg. Souffrant beaucoup, parce que cette ville refusait de les recevoir dans ses murs et que la solde, de nouveau, n'arrivait pas, ils se révoltèrent, menacèrent même de passer à l'ennemi, et

Guébriant eut beaucoup de peine à les maintenir dans l'obéissance.

Les Suédois souffrirent plus encore. Pour suivis par les Austro-Bavarois que commandaient Piccolomini et Mercy, ils leur échappèrent avec peine en se retirant vers le nord de l'Allemagne par le Böhmerwald, et ils allaient être atteints à Zwickau sur la Mulde (30 mars 1641) quand les Weimariens les sauvèrent. Guébriant, sur les instances de Königsmark, le principal lieutenant de Baner, avait quitté Bamberg à la hâte, et avait rejoint Baner la veille¹.

L'armée suédoise avait échappé à un désastre.

Quant à Baner, sa santé, déjà chancelante, ne put résister aux fatigues de cette dernière campagne. Peu de jours après sa jonction avec Guébriant, il mourut à Halberstadt (20 mai 1641).

La mort de Baner laissait l'armée suédoise

¹ V. BARTHOLD, *Geschichte des grossen deutschen Krieges*, Stuttgart, Liesching, 1842, 1843, 2 vol. in-8, II, 302, 305.

sans chef et Guébriant dans un grand embarras. L'arrivée du nouveau général suédois, Torsenson, à la tête d'un renfort de 8000 hommes, aurait pu donner une nouvelle impulsion à la guerre en Bohême, mais Guébriant avait reçu l'ordre de revenir vers le Rhin, et ses soldats ne voulaient plus suivre l'armée suédoise, à cause des privations qu'ils enduraient. L'armée weimarienne partit donc (3 décembre 1641¹) et passa le Rhin à Wésel (12 janvier 1642).

Guébriant éprouvait toujours de grandes difficultés à se faire obéir. Afin d'accroître son autorité, on le nomma lieutenant-général, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit et, pour mieux disposer les officiers et les soldats à son égard, on paya les legs que Bernard avait faits aux officiers et on augmenta la solde des troupes.

L'heureux effet de ces mesures ne se fit pas attendre. L'armée impériale, commandée par Lamboy, se trouvait près de Kempen². Guébriant la surprit, le 17 janvier 1642, et remporta sur elle une victoire complète. De

¹ Après les orgies d'usage.

² Au nord-est de Düsseldorf.

10.000 Impériaux, 500 seulement échappèrent. Lamboy était à table au moment de l'attaque : il fut fait prisonnier avec tous ses officiers. En vain offrit-il une rançon de 50.000 thalers, il fut envoyé en France où on l'emprisonna au château de Vincennes. Guébriant renforça son armée en enrôlant 3500 prisonniers et la mit en quartiers d'hiver dans le territoire de l'archevêché de Cologne qui, jusqu'alors, avait peu souffert de la guerre. Il avait brillamment achevé, dans les premiers jours de 1642, la campagne mal commencée à la fin de 1639 par le duc de Longueville. En récompense de sa victoire, il fut nommé maréchal de France et reçut le commandement de l'armée du roi en Allemagne à la place du duc de Longueville. Il avait quarante ans.

Peu de temps après, Horn et Werth furent remis en liberté. Le maréchal suédois Horn était prisonnier des Impériaux depuis la bataille de Nordlingue en 1634, et Jean de Werth prisonnier des Français, depuis le second combat de Rheinfeld en 1638. Après de longues négociations, ils furent échangés l'un contre l'autre

le 24 mars 1642, non loin de Brisach, sur un pont situé près de Lahr¹, avec des formalités qui témoignent d'une grande défiance réciproque. Horn vint voir Erlach à Brisach, puis se rendit en France pour remercier le roi et Richelieu.

II

Erlach n'avait pas accompagné l'armée weimarienne dans sa campagne de 1640-1641. Resté à Brisach et remplissant alors plutôt les fonctions d'un intendant que celles d'un général, il se trouva bientôt, de son côté, aux prises avec des difficultés que lui suscitèrent non seulement l'agent suédois Mockel, mais aussi l'intendant français d'Oysonville. Mockel intriguait toujours pour gagner l'armée weimarienne à la Suède, et cherchait à miner l'autorité d'Erlach en l'accusant d'être dans l'entière dépendance de la France. Ce n'était pas sans peine qu'Erlach combattait les menées de Mockel et maintenait l'armée dans le devoir. Il

¹ Au sud-ouest d'Offenbourg.

y parvenait néanmoins grâce aux excellentes relations qu'il savait entretenir avec les officiers et les soldats, grâce aux fonctionnaires civils de Bernard qu'il avait conservés et qui lui en étaient reconnaissants.

Oysonville, malheureusement, lui causait encore plus d'embarras. Richelieu, pour maintenir au service de la France le meilleur des officiers de Bernard, ne pas effrayer les protestants d'Allemagne par la nomination d'un catholique, et se conformer, en outre, à un article secret du traité du 9 octobre 1639, avait laissé à Erlach le gouvernement de Brisach. Mais il lui avait donné un surveillant en nommant lieutenant de roi, dans la même place, le baron d'Oysonville, neveu du ministre de la guerre français Des Noyers. Brisach eut donc deux gouverneurs et, comme leurs attributions réciproques n'avaient pas été délimitées, il en résulta de nombreux froissements.

Erlach n'était pas non plus sans inquiétude au sujet du commandant de Hohentwiel, Conrad de Widerholt. Hohentwiel, on l'a déjà dit, enclave würtembergeoise dans le pays de

Bade, était une importante forteresse, située près de Schaffouse Elle occupait une des plus belles situations militaires de l'Europe, commandait les communications entre le Rhin et le Danube et couvrait les villes forestières.

Aucune place ne fut plus souvent attaquée pendant la guerre de Trente ans. Tour à tour bloquée ou assiégée par les Impériaux, par les Bavaois (1639-1640), elle ne fut jamais prise ¹. Widerholt, abandonné à ses seules forces, se ravitaillait lui-même dans les environs et se procurait de l'argent en faisant par de hardis coups de main des prisonniers auxquels il arrachait de fortes rançons. L'ennemi essaya de le gagner; le duc Eberhard de Wurtemberg le pressa de livrer Hohentwiel à l'empereur. Baner, de son côté, s'efforça de le gagner à la Suède; et la Suisse, trouvant son voisinage dangereux, demanda qu'on lui remît en dépôt ou qu'on lui vendît une place qu'elle avait déjà occupée en 1455, sinon qu'on la démolît ². Widerholt, qui était protestant, avait

¹ DROYSEN, *Bernhard von Weimar*, II, 334.

² Hohentwiel a été détruit par Vandamme en 1800.

consenti, par un traité signé à Berne avec Erlach, à céder la forteresse à Bernard de Weimar et y avait, depuis lors, commandé en son nom. Mais il était sans fortune, et Erlach craignait toujours qu'il ne se laissât acheter par les Impériaux ¹. Pour s'assurer de sa fidélité, il essaya de mettre auprès de lui des officiers chargés de le surveiller : Widerholt les renvoya (1640).

Les questions religieuses ne furent pas non plus sans causer quelque embarras à Erlach. Bernard de Weimar, qui était luthérien, avait maintenu la tolérance entre les adhérents des diverses confessions qui se partageaient son armée. Erlach, zélé calviniste, eut des différends avec les luthériens. Il était difficile de les éviter, calvinistes et luthériens vivant alors en grande mésintelligence.

Il en eut aussi avec les catholiques que le roi de France soutenait. Erlach ayant voulu occuper à Brisach l'église des Augustins pour en faire un temple protestant, le roi s'y opposa.

¹ Voir une lettre d'Erlach à Des Noyers, du 11 août 1639 (GONZENBACH, I, *Documents*, p. 203, 208).

Ce fut même, en partie, pour protéger les catholiques contre le zèle calviniste d'Erlach, que le roi maintint à Brisach, à côté de lui, un intendant catholique. Plus tard, au commencement du règne de Louis XIV (1644), le nonce du pape s'étant plaint que les catholiques fussent obligés, à Rheinfeld, de célébrer leur culte dans la même église que les luthériens, le roi écrivit à Erlach, qu'il entendait que les catholiques fussent protégés dans le gouvernement de Brisach comme du temps de son père ¹.

L'intervention du roi en faveur des catholiques se fit aussi sentir à Bâle. Le prince-évêque de cette ville, Jean Henri d'Ostein, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur la protection de l'empereur, s'était placé sous celle du roi de France. Il n'eut pas à le regretter. Bernard s'était emparé des biens du prince-évêque : le roi ordonna à Erlach de les lui restituer, en ne gardant que les places fortes, de rétablir tous les curés dans leurs paroisses et d'empêcher les pasteurs protestants de les en chasser à l'ave-

¹ A Rheinfeld, les calvinistes (réformés) célébraient leur culte dans la maison d'Erlach.

nir (13 septembre 1640). Le roi étendit également sa protection au clergé régulier, et fit rendre aux ordres religieux les biens qui leur avaient été enlevés en Alsace, dans le Brisgau et le Sundgau.

Erlach eut encore des difficultés politiques avec la Suisse. Quelques-unes de ses troupes en occupaient le territoire; les cantons exigèrent leur départ. Il en eut aussi, en 1642, au sujet de la traversée et de la navigation du Rhin.

Erlach fut, en outre, en désaccord avec le Gouvernement français à propos de l'exécution du traité de Brisach. L'argent promis n'arrivant pas, il se rendit à Paris au mois de novembre 1640, pour réclamer le paiement de la solde arriérée et des legs faits par Bernard à ses officiers, et surtout pour demander la suppression de la lieutenance d'Oysonville. Il fut bien accueilli; cependant, ainsi qu'à l'ordinaire, il ne put rien obtenir, et revint à Brisach d'assez mauvaise humeur (mars 1641).

La conduite d'Oysonville, en son absence, n'était pas faite pour la diminuer. Le gouver-

neur de Brisach apprit, en effet, à son retour, que le lieutenant de roi venait de faire une expédition malheureuse dans le pays de Bade pour y lever des contributions (février-mars 1641). Widerholt, au contraire, avait remporté quelques succès autour de Hohentwiel. Ces succès, qui n'aboutirent guère qu'à se procurer des vivres en pillant les environs, n'empêchèrent pas le général impérial Ernest George de Sparre de bloquer de nouveau la forteresse au mois d'octobre 1641. Erlach marcha à son secours malgré la neige, et arriva à Hohentwiel le 20 janvier 1642 ; Sparre s'était retiré à son approche.

CHAPITRE IV

MORT DE GUÉBRIANT, BATAILLE DE TUTTLINGEN, ERLACH ET TURENNE, BATAILLE DE FRIBOURG (1642-1643-1644).

- I. Torstenson bat les Impériaux à Leipzig (3 nov. 1642). Guébriant le rejoint à Erfurt. Torstenson essaye de l'entraîner en Bohême, puis l'abandonne dans le haut Palatinat. Guébriant se réfugie près de Brisach (15 mars 1643). Erlach tente vainement, avec Widerholt, de s'emparer de Constance (déc. 1642). L'archiduchesse Claudia et les cantons catholiques s'en plaignent à la diète suisse de Baden (mars 1643). La maréchale de Guébriant vient à Brisach. Mort de Louis XIII (14 mai 1643).
Le Parlement casse le testament du roi et donne le gouvernement absolu à la reine-mère, qui laisse le pouvoir à Mazarin. Protecteurs d'Erlach en France. Erlach envoie vainement des agents à Paris pour demander de l'argent. Guébriant part (18 juin 1643), tente sur Rottweil un assaut qui ne réussit pas, et revient faute de vivres. La Fronde a empêché le duc d'Enghien de le secourir (août). Enghien lui renvoie des renforts sous Rantzau (26 oct.). Guébriant prend Rottweil (19 nov.) ; sa mort (24 nov.). Bataille de Tuttlingen (24 nov.).
- II. Erlach veut se retirer. Turenne est nommé maréchal de France et commandant de l'armée d'Allemagne (13 déc. 1643). Erlach se retire en Suisse (19 déc.) ; Turenne le

décide à revenir ; la Cour ménage Erlach. Peu de sympathie entre Turenne et Erlach. Révolte de la garnison de Brisach.

Les Austro-Bavarois bloquent Hohentwiel. Mercy prend Fribourg (25 juillet 1644). Bataille de Fribourg (3-5 août 1644). Turenne prend Philippsbourg (12 sept.).

I

La victoire de Kempen, en obligeant l'empereur à accepter les préliminaires de paix, n'avait pas encore mis fin à la guerre et, au mois de juillet 1642, Guébriant, renforcé par 3600 Bretons, ses compatriotes, se mit en marche pour rejoindre Torstenson à Erfurt. Ainsi que Baner, le nouveau général suédois s'efforça de l'entraîner en Bohême (novembre). Guébriant ayant refusé de se hasarder si loin du Rhin, on convint d'un plan de campagne dans le haut Palatinat. Mais, imitant encore en cela la conduite de Baner, Torstenson abandonna Guébriant pour aller guerroyer, de son côté, sur les bords de l'Elbe.

Laissé seul en face des Austro-Bavarois, réduit à la défensive par le départ des Suédois et la désertion de ses Bretons, pauvres pay-

sans sans éducation militaire qu'on avait enrôlés de force et conduits enchaînés à l'armée, harcelé sans cesse par Jean de Werth, ne recevant ni vivres, ni argent, et subsistant avec peine dans un pays alors couvert de neige, Guébriant n'eut d'autre ressource que de battre en retraite vers Brisach et le Rhin. Il traversa la Forêt Noire en suivant la vallée de la Kinzig, transportant son artillerie avec de grandes difficultés, encombré d'un train énorme de bagages, de femmes et d'enfants, et il vint enfin camper à Heitersheim¹ où il trouva aide et secours auprès d'Erlach (15 mars 1643).

Pendant l'année 1643, le gouverneur de Brisach avait eu à s'occuper de Hohentwiel. Widerholt ne pouvant plus rien retirer des environs entièrement dévastés de cette forteresse, se trouvait dans une situation de plus en plus difficile. Le comte Frédéric de Wurtemberg l'engageait à livrer la place aux Impériaux et lui offrait pour cela une forte récom-

¹ Au sud-ouest de Fribourg.

pense. Widerholt refusa et chercha à se procurer des vivres en élargissant le cercle de ses pillages. Il tenta même, avec l'aide d'Erlach, de s'emparer de Constance, mais échoua.

L'attaque dirigée contre Constance suscita des plaintes de la part des cinq cantons catholiques et de l'archiduchesse Claudia¹, gouvernante du Tyrol ; une diète, composée des ambassadeurs des treize cantons de la Confédération, se réunit à Bade en Suisse, pour s'occuper de la question (12 mars 1643), et les catholiques y accusèrent Erlach et Widerholt de s'être enrichis par des pillages pendant

¹ Claudia de Médicis, fille de Ferdinand I^{er}, grand duc de Toscane, née en 1604, morte en 1648, avait épousé, en premières noces, Frédéric-Gui Ubald, duc de la Rovère, fils de François-Marie, duc d'Urbino, mort en 1623, et, en secondes, en 1626, Léopold, archiduc d'Autriche, frère de l'empereur Ferdinand II, né en 1586. D'abord évêque de Strasbourg et de Passau (1607), il se démit de ses évêchés (1625), devint landgrave et landwogt de la haute Alsace, duc de Tyrol, et mourut en 1632.

Bernard de Weimar avait composé des vers satiriques contre l'archiduchesse qui était boiteuse (G. DROYSSEN, II, 337 notes).

leur expédition. Erlach repoussa ces accusations dans une longue lettre adressée à la diète (12 mai); quant à Widerholt, il n'avait songé qu'à s'en venger en pillant la petite ville d'Ueberlingen (29 janv.). Les catholiques avaient envoyé François-Pierre de Mohr à l'archiduchesse pour réclamer son secours; l'archiduchesse envoya, de son côté, à Bade, un agent, Léon Marquard Schiller de Herderen, pour demander à la diète de prendre la défense de Constance, et cette diète venait de décider qu'elle enverrait une ambassade au roi de France pour examiner la question, quand on reçut la nouvelle de la mort de Louis XIII.

Guébriant, qui connaissait Erlach depuis longtemps, en reçut au retour de sa malheureuse campagne de Wurtemberg, tout le secours qu'il pouvait désirer, et la maréchale de Guébriant étant venue à Brisach (22 avril 1643) rendre visite à son mari qu'elle n'avait pas vu depuis six ans, se lia avec la famille d'Erlach¹. Ce fut pendant le séjour de la

¹ La maréchale reçut deux ossements tirés des corps de

maréchale qu'on apprit la mort de Louis XIII. Un service funèbre fut célébré et fut suivi d'un banquet « où les Allemands burent de manière à oublier, dit-on, tous leurs déplaisirs. »

La mort de Richelieu et celle de Louis XIII ne modifièrent guère les relations d'Erlach avec la France. Il ne tarda pas cependant à éprouver le contre-coup des événements de la Fronde. Louis XIII, en laissant par son testament la régence à la reine Anne d'Autriche, lui avait imposé un Conseil qu'elle devait consulter; le Parlement cassa le testament, supprima le Conseil et donna le pouvoir absolu à la reine. Les anciens adversaires de Richelieu, ceux qui formèrent le parti des Importants, et à leur tête le duc de Vendôme¹ et son fils, le duc de Beaufort, « le roi des halles », crurent qu'ils allaient prendre en main le pouvoir. Ils furent vivement désappointés quand ils virent la reine-mère le donner tout entier à Mazarin.

saint Gervais et saint Protais, patrons de Brisach, et les donna à l'église de Saint-Gervais à Paris. (LE LABOUREUR, *Histoire de Guébriant*, p. 610).

¹ Fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Pour conserver sa position, Erlach avait besoin d'être soutenu à Paris. Les services qu'il avait rendus à l'armée lui obtinrent la protection de Mazarin et du duc d'Orléans, oncle du jeune roi, et il sut gagner, par la régularité de son administration, la confiance du nouveau ministre de la guerre, Le Tellier, fonctionnaire laborieux et d'un caractère sûr, qui avait remplacé Des Noyers. Il pouvait également compter sur le maréchal de Bassompierre, qui venait de sortir de la Bastille où Richelieu l'avait tenu enfermé pendant douze ans. Ces protections lui étaient alors d'autant plus nécessaires qu'il éprouvait des difficultés de toute sorte avec divers généraux français et surtout avec l'intendant d'Oysonville qui, bien que son oncle Des Noyers eût été renvoyé des affaires, exerçait encore une grande influence. Manquant d'argent pour payer la solde, améliorer les forteresses et remplir ses magasins, Erlach envoya à Paris (10 octobre 1643), pour se plaindre, le lieutenant-colonel Walther, commandant de Neuenbourg, et le major de Champigny. Ils eurent beau réunir leurs

efforts à ceux du capitaine Sarazin de Lisérables, agent qu'Erlach entretenait alors à Paris, ils n'obtinrent que des promesses.

Cependant la victoire de Rocroy (19 mai 1643) venait de décider Guébriant à se remettre en campagne. Parti le 18 juin 1643, il vint camper à Engen¹, avec l'armée weimarienne qui comptait 14.000 hommes.

Les soldats avaient eu de la peine à quitter les bords du Rhin; ils désertaient, les uns faute de solde, les autres pour retourner dans les garnisons où ils avaient laissé leurs femmes et leurs familles. Guébriant avait beau s'adresser à Mazarin et à Le Tellier, l'argent n'arrivait pas, et il craignait de voir ce qui lui restait de troupes se dissoudre ou passer à l'ennemi. Toujours en quête de vivres, harcelé par les Bavaois, il essaya d'enlever d'assaut Rottweil, fut repoussé et n'eut pas d'autre ressource que de revenir encore une fois vers le Rhin.

Informé de cet échec, le duc d'Enghien, qui

¹ Au nord de Hohentwiel.

venait de prendre Thionville (20 août), fit savoir à Guébriant qu'il allait le rejoindre ; mais, au moment de se mettre en route, il fut rappelé à Paris pour soutenir Mazarin contre les Importants. La Fronde paralysait ainsi les opérations de l'armée d'Allemagne. Guébriant, ne recevant ni vivres, ni renforts, fut même obligé d'abandonner la rive droite et de repasser sur la rive gauche du Rhin¹.

Il reçut enfin, au bout de deux mois, un renfort de 5.500 hommes que le duc d'Enghien lui envoyait sous le commandement du lieutenant-général Rantzau (26 octobre). Se trouvant dès lors à la tête de 16 à 18.000 hommes, il repassa, près de Benfeld, sur la rive droite du Rhin, remonta la vallée de la Kinzing sans être inquiété par l'ennemi et, arrivé en cinq jours devant Rottweil², malgré la pluie, la neige et les mauvais chemins, en commença aussitôt le siège. Il avait eu beaucoup de peine à amener son artillerie. Le 15 novembre 1643, elle fut mise en position ;

¹ A Rheinau.

² Sur le Neckar.

le 17 novembre la brèche était ouverte et l'assaut allait être donné quand la ville se rendit (17 novembre). Ce succès allait bientôt se changer en désastre; Guébriant venait d'être grièvement blessé. Le jour même où la brèche avait été pratiquée, un boulet lui avait brisé le bras un peu au-dessus du coude. Il demanda un prêtre; on lui envoya l'aumônier du baron de Vitry et, avec lui, au lieu d'un chirurgien, deux praticiens ignorants qui lui coupèrent le bras à l'endroit où l'os avait été brisé, au lieu de le couper au-dessus. Sur son ordre, on le porta dans la ville, au couvent des Jacobins, et il y mourut le 24 novembre 1643.

Le jour même de la mort de Guébriant, son armée, sous Rantzau, était battue à Tuttlingen¹ par les Austro-Bavarois que Mercy commandait et que le duc de Lorraine venait de renforcer. La défaite fut désastreuse pour l'armée weimarienne; deux régiments seulement de cette armée échappèrent; tous les soldats allemands des quatre autres, qui avaient

¹ Sur le Danube.

été faits prisonniers, entrèrent dans l'armée bavaroise. Rottweil capitula (13 décembre).

II

La défaite de Tuttlingen augmentait encore l'importance du gouverneur de Brisach, à cause du besoin qu'on avait de lui. Le roi, la reine-mère, Mazarin lui écrivirent pour se l'attacher encore plus en lui témoignant leur confiance. Mais, dégoûté par les difficultés que lui suscitait continuellement d'Oysonville, et par le défaut de solde qui détruisait toute discipline en obligeant l'armée à ravager le pays pour vivre, Erlach demanda un congé; il songeait même à quitter le service de la France¹. Le duc de Longueville et Bassompierre lui conseillèrent vivement de ne pas se retirer et Mazarin refusa le congé.

Sur ces entrefaites, Turenne, nommé maréchal de France, avait reçu le commandement des débris de l'armée de Guébriant (3 décem-

¹ Erlach envoya, à ce sujet, à Paris son neveu le colonel Sigismond d'Erlach.

bre). Erlach vint à sa rencontre à Colmar (18 décembre). Il avait envoyé plusieurs fois des agents à Paris pour se plaindre d'Oysonville et n'avait jamais reçu de réponse. Guébriant sur lequel il comptait étant mort, il avait mis en Turenne sa dernière espérance. Il la perdit en apprenant que le nouveau maréchal avait bien accueilli d'Oysonville et s'était entretenu avec lui de diverses mesures militaires dont il aurait dû s'entretenir avec le gouverneur lui-même. Erlach en éprouva un si violent dépit que, sans demander ni congé, ni permission, il quitta subitement Brisach (19 décembre) et se retira dans son château de Castelen en Suisse. Il laissait une lettre destinée à être remise à Turenne, et dans laquelle, après s'être plaint qu'on se défîât de sa fidélité et qu'on lui ordonnât d'obéir au nouveau maréchal « comme au roi lui-même », il déclarait abandonner le service de la France.

Turenne, en arrivant à Brisach (20 décembre), n'y trouva plus Erlach ; on lui remit la lettre. Erlach s'était placé dans une situation

très délicate en abandonnant ainsi, sans y être autorisé, une place de guerre qui lui avait été confiée. Turenne se montra généreux. Au lieu de l'accuser et d'user de rigueur, il lui fit porter par le commissaire général Tracy une lettre des plus amicales, pour l'engager à revenir, et Erlach, qui avait écrit sa lettre *ab irato*, se laissa persuader, revint avec Torcy et reprit son commandement avant que rien n'eût été ébruité. Il resta néanmoins de cet événement une certaine tension de rapports entre Turenne et lui. Quand l'affaire fut connue à la Cour, la reine-mère et Mazarin écrivirent chacun au gouverneur (3 janvier 1644) une lettre pleine de bienveillance. On lui faisait remarquer que Turenne avait simplement reçu les mêmes pouvoirs que le duc de Longueville, et on l'assurait que le nouveau général en chef ne ferait rien sans le consulter.

Quoi qu'il en soit, il y eut toujours peu de sympathie entre Turenne et Erlach. Ils différaient trop l'un de l'autre pour pouvoir s'entendre. Tandis que Turenne, pour se faire aimer de ses troupes, leur laissait une liberté

qui dégénérait souvent en licence, Erlach, formé à l'école de Bernard de Weimar, imposait aux siennes une discipline sévère. La politique n'était pas non plus étrangère à leur peu de sympathie. Le duc de Bouillon, frère de Turenne, avait été un des adversaires de Richelieu, protecteur d'Erlach, et Turenne devait son bâton de maréchal au parti des Importants, c'est-à-dire aux adversaires de Mazarin qui, à l'égard d'Erlach, avait remplacé Richelieu.

Si l'autorité d'Erlach sembla quelque peu diminuée, cela vint de ce que l'armée weimarienne comptait, depuis le désastre de Tuttlingen, plus de Français que d'Allemands, et de ce que les nouvelles troupes ne le connaissaient pas aussi bien que les anciennes. Il en était de même du corps d'officiers. Des trois directeurs de l'ancienne armée, Nassau, tué en 1641, avait été remplacé par Schönbeck qui s'occupait plus de ses propres intérêts que de ceux de l'armée, et les deux survivants, Ehm et Rosen, devenaient de plus en plus Français.

Les différends qui existaient entre Erlach et

d'Oysonville¹ furent encore envenimés par une révolte de la garnison de Brisach. Les soldats se plaignaient que d'Oysonville gardât l'argent de la solde. Le 18 avril 1644, ils se saisirent de lui, le traînèrent par les cheveux, manquèrent le tuer et, la nuit suivante, pillèrent plusieurs maisons. Oysonville ne s'en tira qu'en promettant cinq mois de solde et l'impunité. On croyait la révolte apaisée, lorsque les officiers la ravivèrent en voulant user maladroitement de rigueur. Pour l'apaiser de nouveau, ils durent sacrifier leur propre solde et Erlach une partie de sa fortune.

Les troupes françaises de l'armée weimarienne, seules, s'étaient révoltées jusque-là. Leur exemple entraîna les troupes allemandes et, pour empêcher un troisième soulèvement, qui aurait été encore plus dangereux que les deux premiers, il fallut promettre de traiter les Allemands comme on avait traité les Français.

Le départ d'Oysonville que n'avait pu obtenir

¹ Erlach écrivait à Le Tellier qu'il aimait mieux donner sa démission que de servir à côté d'Oysonville.

Erlach, la révolte des Weimariens l'imposa, et le lieutenant de roi fut obligé de quitter Brissach. Les esprits étaient loin d'être calmés. Les meneurs, ne se fiant pas à la promesse d'impunité qu'on leur avait faite, poussaient toujours à la révolte. Blâmé par Le Tellier pour n'avoir pas sévi, Erlach usa enfin de rigueur, fit pendre six des meneurs et prêter par la garnison un nouveau serment de fidélité (16 mai 1644); grâce à sa fermeté et surtout à son ascendant, l'ordre fut enfin rétabli.

Cependant les Austro-Hongrois s'efforçaient de recueillir les fruits de leur victoire de Tuttlingen. Ils bloquèrent Hohentwiel et cherchèrent de nouveau à en gagner le commandant; Widerholt consentit à négocier avec eux, signa même un traité, mais demeura fidèle à la France¹.

Les Austro-Bavarois réussirent mieux ailleurs; Mercy, à la tête des Bavarois, mit le siège devant Fribourg et, comme Turenne

¹ Erlach était mécontent de Widerholt, parce qu'il traitait de certaines questions avec le Fèvre de Caumartin, ambassadeur de France à Soleure, au lieu de s'adresser à lui.

désespérait de le faire lever, le duc d'Enghien accourut à marches forcées à son secours. Le 29 juillet il était à Saverne, le 31 juillet à Benfeld. Il apprit là que Kanoffsky, le commandant weimarien de Fribourg, après avoir repoussé onze assauts, avait capitulé (28 juillet). Le 1^{er} août, le duc entra dans Brisach et y tint aussitôt un Conseil de guerre.

Erlach, qui seul connaissait bien le pays, fut d'avis de ne pas attaquer l'armée bavaroise, mais de l'obliger à la retraite en occupant sur ses derrières le bourg de Saint-Pierre, et en lui coupant ainsi les approvisionnements qui lui venaient de Villingen. Malheureusement le duc d'Enghien songeait moins à manœuvrer qu'à combattre; il résolut d'aborder l'ennemi de front, et Turenne proposa de l'aider par une attaque de flanc. L'avis d'un prince du sang ne se discutait guère, et le duc d'Enghien, moins que personne, n'admettait de contradiction. Tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il accordât un jour de repos (2 août) aux troupes qui arrivaient exténuées.

Le 3 août 1644, au point du jour, Turenne, à

la tête des Weïmariens, se mit en marche pour tourner par le sud le Schönberg, montagne située au sud-ouest de Fribourg, et sur laquelle étaient retranchés les Bavaois et, à 4 heures de l'après-midi, Condé, pensant que Turenne était arrivé sur leur flanc, les attaqua de front. Il enleva leurs retranchements, mais en faisant des pertes énormes. Turenne avait attaqué, de son côté ; mais les Bavaois s'étaient retirés en bon ordre du Schönberg sur le Lorettoberg, colline située au sud de Fribourg et plus rapprochée de cette ville.

Les deux armées étaient harassées par le combat qu'avait accompagné une forte pluie. Le duc donna à la sienne un jour de repos, et l'armée bavaoise en profita pour se retrancher.

Le 5 août, le duc d'Enghien attaqua deux fois le Lorettoberg et fut deux fois repoussé avec de grandes pertes.

Les deux armées étaient tellement épuisées qu'elles restèrent inactives dans leurs positions jusqu'au 9 août.

Le duc d'Enghien, renonçant enfin à chasser les Bavaois de vive force, adopta l'avis d'Erlach

et marcha sur Saint-Pierre (9 août). L'effet de ce mouvement ne se fit pas attendre ; Mercy se hâta de traverser Saint-Pierre avant l'arrivée des Français et atteignit Villingen le 11 août. Il avait perdu ses bagages et une partie de son artillerie, mais sauvé son armée. Quant au duc d'Enghien, sur les 20.000 hommes qui avaient composé son armée, il en avait perdu 8000, près de la moitié. Les blessés étaient nombreux. Erlach les fit traiter à Brisach¹ et, par le soin qu'il en prit comme par les services qu'il avait rendus à l'armée française lors de la bataille, il se concilia l'amitié du duc d'Enghien, de Gramont et de plusieurs autres grands personnages.

La bataille de Fribourg pouvait à peine compter pour une victoire de la France : elle avait décidé cependant les Bavares, qui avaient aussi éprouvé de grandes pertes, à quitter les bords du Rhin, et Turenne, auquel le duc d'Enghien avait laissé le commandement pour retourner à Paris, profita de leur éloignement

¹ Il n'avait pas pris part à la bataille.

pour prendre, sans rencontrer de résistance sérieuse, diverses places du Rhin, entre autres Spire, Worms, Mayence et surtout la plus forte de toutes, Philippsbourg. Cette place n'avait que 400 hommes de garnison ; le commandant impérial, Gaspard Bamberger, capitula le 12 septembre 1644, après quatorze jours de siège.

CHAPITRE V

BATAILLES DE MERGENTHEIM, DE NORDLINGUE ET DE JANKAU. NÉGOCIATIONS DE WESTPHALIE, ARMISTICE D'ULM, RÉVOLTE DES WEIMARIENS (1645, 1646, 1647).

- I. Oysonville est disgracié. Erlach reçoit un régiment de cavalerie. Ses démêlés avec Turenne. Oysonville est remplacé par Charlevoix. Erlach prend Stollhofen. Défaite de Mergentheim (4 mai 1645). Arrivée de Condé; bataille de Nordlingue et mort de Mercy (3 août). L'empereur envoie l'archiduc Léopold-Guillaume et Gallas au secours de l'électeur de Bavière. Turenne se retire à Philippsbourg. Bataille de Jankau (6-7 mars 1645). Torstenson est remplacé par Wrangel.
- II. Erlach décide la Suisse à envoyer des plénipotentiaires au Congrès de Westphalie. La situation d'Erlach s'affermie. Turenne assiège en vain Augsbourg (sept., oct. 1646): Wrangel prend Brégenz (14 janv. 1647). L'électeur de Bavière signe l'armistice d'Ulm (14 mars 1647). Turenne part pour la Flandre; il ravage le pays de Darmstadt, traverse le Rhin (16 juin 1647). Indiscipline de ses troupes; discipline du régiment de cavalerie d'Erlach. Révolte des Weimariens à Saverne; ils repassent le Rhin à Drusenheim (27 juin). Turenne négocie sans résultat avec eux. Les Weimariens, attaqués par Turenne à Königshofen (12 août), entrent au service de la Suède à

Paderborn (3 sept.). Wrangel, en Bohême, appelle Turenne à son secours. Turenne fait élire un archevêque de Mayence et reste dans le pays de Darmstadt.

I

Après les longs démêlés qu'il avait eus avec Erlach, d'Oysonville était enfin tombé en disgrâce. On lui reprochait d'avoir mal administré les finances de l'armée et causé ainsi la révolte de la garnison de Brisach. Une inspection, faite par l'intendant de Girolles, neveu de Le Tellier, lui fut défavorable et toute à l'avantage d'Erlach. D'Oysonville fut rappelé; d'Erlach, au contraire, reçut des félicitations, et le Gouvernement français lui témoigna son estime et sa reconnaissance, en lui donnant un régiment de cavalerie que devait commander, comme colonel, son neveu, Sigismond d'Erlach.

Possédant la confiance de Mazarin¹, Erlach espérait que d'Oysonville ne serait pas remplacé. Il le fut néanmoins par l'intendant Charlevois.

¹ Il avait gagné la confiance de Mazarin, surtout par l'intermédiaire de Silhon, secrétaire du cardinal, dont le neveu la Roche était secrétaire d'Erlach.

On eut soin cependant de lui annoncer cette nomination avec de grands ménagements ; la reine lui envoya son portrait et celui du jeune roi, enrichis de diamants et, en fait, il vécut en bonne intelligence avec le nouvel intendant, ce qui tendrait à prouver que, dans ses démêlés avec d'Oysonville, les torts n'avaient pas été de son côté.

La faveur dont Erlach jouissait à la Cour fut encore augmentée par une expédition heureuse, dans laquelle il s'empara de la place de Stollhofen et de deux châteaux : Lichtenau¹ et Kuppenheim², qui gênaient les communications entre Brisach et Philippsbourg (10, 11, 16 avril 1645). Pour lui en témoigner sa satisfaction, le roi enleva Stollhofen au Gouvernement de Philippsbourg pour le réunir à celui de Brisach.

La campagne de 1645, en Allemagne, n'eut pas de meilleurs résultats pour la France que celle de 1644. Toujours à la tête des Weimariens, Turenne remporta d'abord quelques succès. Il franchit le Rhin à Spire, traversa Pforz-

¹ A l'est de Neuenbourg.

² Au sud-est de Rastatt.

heim, prit Stuttgart, Heilbronn, Schwabisch-Hall (6 avril) et établit son infanterie à Mergentheim, dans la vallée de la Tauber, pendant que sa cavalerie, qui manquait de fourrage, allait rôder, pour s'en procurer, jusqu'à Würzburg et à Nürenberg. Les revers survinrent bientôt. Turenne avait 11.000 hommes. Mercy, qui n'en avait que 6000, s'était d'abord retiré devant lui, au Sud-Est, dans la direction de Feuchtwangen et de Dinkelsbühl¹. Mais, dès qu'il sut que Turenne avait dispersé son armée pour la faire vivre, il se concentra, le surprit à Mergentheim² et lui infligea une défaite complète (4 mai 1645). Turenne s'échappa avec deux régiments, après avoir manqué être fait prisonnier et avoir dû lui-même tirer le mousquet pour se défendre. Arrivé à Cassel (8 mai), il rallia 6000 Hessois sous Geiss, 4000 Suédois, sous Königsmark et, se trouvant désormais à la tête de 15 à 16.000 hommes, il se disposait à repousser à son tour Mercy en Franconie, lorsqu'il reçut de la Cour, l'ordre de ne rien faire

¹ Au sud d'Ansbach.
Marienthal.

avant l'arrivée du duc d'Enghien. Erlach lui envoya, en attendant, quelques renforts : 280 fantassins et 2500 cavaliers, commandés par Bellemare, tous bien disciplinés, tandis que le reste de l'armée, dont on ne soignait pas l'entretien, vivait de pillage et commettait mille excès.

Le duc d'Enghien arriva, après la défaite de Mergentheim, comme après celle de Tuttlingen, pour rétablir les affaires. Il amenait 10.000 hommes. Turenne alla à sa rencontre, et les deux armées se réunirent à Ladenbourg, près de Mannheim. Le duc d'Enghien se mit à leur tête et marcha contre Mercy avec son impétuosité ordinaire¹. Renforcé de divers côtés, il avait maintenant 32.000 hommes sous ses ordres.

Mercy battit d'abord en retraite ; puis, arrivé à Allerheim, à peu de distance à l'est de Nordlingue, il s'arrêta. La position qu'il occupait dans le bourg d'Allerheim était tellement forte, que Turenne conseilla de ne pas l'y attaquer et de manœuvrer pour l'en déloger. Mais, comme

¹ Königsmark, blessé de la fierté du duc d'Enghien, avait quitté l'armée avec les Suédois.

à Fribourg, le duc d'Enghien résolut d'attaquer l'ennemi de front ; comme à Fribourg, un an auparavant, la bataille commença le 3 août, à 4 heures du soir. Après deux assauts infructueux, le duc d'Enghien en tenta un troisième, en personne, à la tête de l'infanterie, et il allait encore être repoussé, quand Mercy, qui s'était mis, de son côté, à la tête de son infanterie et se croyait déjà sûr de la victoire, fut tué par une balle bavarroise, tirée du clocher d'Allerheim. Sa mort commença la défaite des Bavares, et Jean de Werth l'acheva par son imprudence, en poursuivant trop loin, sans s'inquiéter de l'ensemble de la bataille, l'aile droite française (Gramont) qu'il avait enfoncée. Quand il revint, l'aile gauche française, composée des Weimariens sous Turenne, avait enlevé l'artillerie bavarroise et remporté la victoire. La nuit était venue ; Jean de Werth prit le commandement à la place de Mercy, et ne put que battre en retraite et traverser le Danube à Donauwerth. Turenne poursuivit l'ennemi jusqu'au Danube et, arrivé là, dû s'arrêter.

De même qu'à Fribourg et par la faute du

duc d'Enghien, l'armée française avait fait des pertes énormes. Aussi, quand on chanta un *Te Deum* à Paris, la Grande Mademoiselle s'écria-t-elle qu'il aurait mieux valu dire un *De profundis*¹. Au milieu du mois de septembre, le duc d'Enghien, tombé malade, revint à Paris comme l'année précédente.

A l'arrivée des renforts que l'empereur Ferdinand III envoyait au duc de Bavière², qui menaçait, s'il n'était pas secouru, de traiter avec la France, Turenne et Gramont, devenus inférieurs en forces à l'ennemi, abandonnèrent le siège de Heilbronn qu'ils avaient commencé, évacuèrent toutes les places qu'ils avaient prises, et allèrent se réfugier sous le canon de Philippsbourg. Ils furent même contraints, faute de concours de la part des Wei-

¹ On a dit que les Français avaient donné à la bataille le nom de Nordlingue au lieu de celui d'Allerheim, pour venger la défaite que les Suédois avaient subie à Nordlingue onze ans auparavant, le 6 septembre 1634 (GONZENBACH, II, 459, 460).

² L'empereur Ferdinand III envoya à l'électeur de Bavière, sous le commandement de l'archiduc Léopold-Guillaume et de Gallas, 5300 cavaliers que la paix conclue avec Ragozi en Hongrie (8 août 1645) avait rendus disponibles.

mariens, d'abandonner à l'ennemi leur artillerie de siège, laissée à Wimpfen, et il ne resta bientôt plus de la victoire de Nordlingue, comme de celle de Fribourg, qu'un souvenir de gloire pour Condé¹.

Cinq mois avant la bataille de Nordlingue, les Suédois, commandés par Torstenson, avaient battu les Impériaux en Bohême à Jankau (6-7 mars 1645). La victoire de Jankau n'eut pas plus de résultats que celle de Nordlingue, et Torstenson, tombé malade comme le duc d'Enghien, fut remplacé par Wrangel².

II

Erlach, bien qu'il fût entré complètement au service de la France, ne se désintéressait pas des affaires de la Suisse. Les négociations du Congrès de Westphalie avaient commencé, et les cantons se demandaient s'ils devaient y prendre part. L'ambassadeur français, le Fèvre de

¹ Widerholt repoussa alors les offres du duc Ulrich de Wurtemberg.

² Wrangel, comme général, était bien inférieur à Baner et à Torstenson.

Caumartin, qui résidait à Soleure, leur conseillait de se faire représenter par les plénipotentiaires français. Erlach fut d'un avis différent. Il soutint qu'un État souverain, comme l'était la Suisse, ne devait pas abandonner à des étrangers la défense de ses intérêts. Les confédérés adoptèrent cet avis, et leur choix se porta sur Jean-Rodolphe Wettstein, bourgmestre de Bâle¹.

Wettstein, accompagné de son fils Frédéric et du substitut du Conseil, J.-R. Burkhardt, quitta Bâle le 14 décembre 1646, s'embarqua sur le Rhin et se trouva, le même jour, à Brisach. Le 26 décembre il arrivait à Wésel, y vendait son bateau et de là se rendait en voiture à Munster où il arrivait le 28 décembre. Si le traité de Westphalie reconnut l'indépendance de la Suisse vis-à-vis de l'Empire, c'est à Erlach que la Suisse le doit².

¹ Le duc de Longueville promit de soutenir l'ambassadeur suisse. (GONZENBACH, II, 493.)

² Ce fut Erlach qui, consulté par les plénipotentiaires français, indiqua les limites qu'il convenait de donner à la banlieue de Brisach. C'est aussi grâce à lui que le fort de Joux,

Erlach avait eu d'abord beaucoup de peine à conserver le gouvernement de Brisach que plusieurs grands personnages convoitaient. Mais sa situation, bien qu'il fût étranger et protestant, s'était consolidée par les services qu'il avait rendus aux armées françaises en 1644 et 1645, après les batailles de Tuttlingen, de Fribourg et de Mergentheim. Il s'était montré excellent administrateur à Brisach et dans les autres forteresses qu'il commandait et où il faisait régner un ordre parfait. Il avait aidé de ses conseils les plénipotentiaires français pendant les négociations de Westphalie. S'il jouissait, pour toutes ces raisons, de plus d'autorité, il montra aussi, à partir de l'année 1646, plus d'indépendance vis-à-vis de ses supérieurs, et ne craignit plus de discuter leurs ordres. C'est ainsi que, pour ne pas dégarnir ses places fortes, il refusa d'envoyer de l'infanterie à Turenne¹.

près de Pontarlier, pris par Bernard de Weimar, fut donné à la France.

¹ D'après CHÉRUÉL (*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, I, 325). Erlach aurait repris Fribourg avant la fin de 1644. C'est une erreur. LE DUC

La guerre d'Allemagne n'avait plus qu'un but : nourrir les troupes. La France elle-même, manquant d'argent à cause des désordres de la Fronde, ses généraux laissaient aussi vivre les soldats aux dépens des pays qu'ils occupaient. Turenne, après s'être emparé de Trèves, mit ses troupes en quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, et y resta pendant les premiers mois de l'année 1646. Il avait reçu l'ordre de ne pas entrer en Allemagne, parce que Mazarin négociait alors avec la Bavière et espérait la séparer de l'empereur. Les négociations n'ayant pas abouti, les Français se réunirent aux Suédois. Les deux armées traversèrent le Danube à Lauingen et Donauwerth, et Turenne assiégea Augsbourg (septembre-octobre) ; obligé de se retirer (12 octobre), il se mit

D'AUMALE (*Histoire des Condés*, IV, 361) écrit que Condé renonça à le prendre. D'après Gonzenbach, Turenne forma en 1646 le projet de reprendre cette place, mais Erlach l'y fit renoncer, parce qu'il manquait d'artillerie de siège et à cause de la rigueur de la saison (II, 471 : voir lettre d'Erlach du 8 janvier 1646). Le maréchal de Créqui reprit Fribourg le 17 novembre 1677 (C. ROUSSET, *Louvois*, II, 355. Duc D'AUMALE, VII, 675).

en quartiers d'hiver sur le haut Danube et dans le Würtemberg. Pendant ce temps, Wrangel enlevait Brégenz aux Impériaux (14 janvier 1647) et s'y emparait de toutes les richesses qu'on avait cru y mettre en sûreté. Les Suisses, principalement ceux des cantons catholiques, furent remplis de terreur quand ils virent les Suédois si près d'eux. Ils obtinrent cependant que Wrangel respectât leur neutralité. Quant à l'électeur de Bavière dont les États, mieux gouvernés et moins ravagés que les autres, offraient encore quelques ressources, il ne put échapper à l'invasion des Suédois qu'en signant l'armistice d'Ulm avec la France, la Suède et la Hesse-Cassel (14 mars 1647).

Le principal avantage que la France retira de cet armistice fut de pouvoir employer les Weimariens en Flandre contre les Espagnols. Turenne reçut l'ordre de les y mener ; mais avant de partir et d'accord avec le landgrave de Hesse-Cassel, alors en guerre avec le landgrave de Hesse-Darmstadt, il ravagea le pays de Darmstadt, enlevant les cloches des églises, emmenant enchaînés les principaux habitants de

pauvres villages, et maltraitant si cruellement la population, que Wrangel lui-même crut devoir lui adresser des remontrances à ce sujet, et qu'Erlach dut faire emprisonner à Brisach un grand nombre de soldats maraudeurs.

Turenne traversa enfin le Rhin à Philippsbourg (18 juin). Les soldats continuèrent leurs excès, et on n'en remarqua que mieux l'exacte discipline observée par le régiment de cavalerie d'Erlach, qui faisait partie de l'armée de Turenne. Le roi lui-même voulut le passer en revue à Amiens et le trouva en excellent état¹.

Il n'en fut pas de même de l'ensemble de la cavalerie weimarienne. Arrivée à Saverne et, apprenant seulement alors qu'on la conduisait en Flandre, elle se révolta (14 juin 1647) et revint vers Strasbourg pour y repasser le Rhin. Les soldats prétendaient qu'on cherchait à les tromper, comme on avait déjà trompé le régiment de cavalerie d'Erlach. Ils répandaient

¹ Il était commandé par le lieutenant-colonel Leitzschau.

le bruit qu'on avait voulu conduire ce régiment en Catalogne et que, sur son refus, on l'avait tout entier massacré. Ils se déclaraient prêts, cependant, s'ils recevaient la solde arriérée, à continuer la guerre, mais seulement en Lorraine et en Bourgogne¹. Ils consentaient à attendre encore pendant un mois ; ce délai passé, ils chercheraient un autre maître.

La cavalerie weimarienne manquait de bateaux pour traverser le Rhin ; la ville de Strasbourg lui en fournit², malgré les représentations de l'intendant de Vautorte qui l'avait menacée de l'hostilité de Turenne ; elle avait hâte de se débarrasser d'un si inquiétant voisinage.

Le passage eut lieu à Drusenheim, au nord de Strasbourg (juin 1647). Turenne était accouru de Saverne, espérant ramener les révoltés. Ceux-ci ne voulurent d'abord rien entendre. Ils offrirent ensuite de faire un nou-

¹ Ils craignaient tant d'aller ailleurs que, le 17 juin, ils s'étaient, disait-on, promis de s'entre-tuer plutôt que de se laisser conduire en Flandre. (GONZENBACH, II. 553.)

² A la demande du major-général Reinhold de Rosen, revenu récemment de captivité.

veau traité pour servir le roi, mais seulement en Allemagne, et à la condition de n'être plus commandés par Turenne. Campés à Rastatt, ils ravageaient les pays environnants et les mettaient ainsi dans l'impossibilité de payer les contributions destinées à entretenir les garnisons. Turenne étant arrivé à Stollhofen, ils lui envoyèrent plusieurs officiers pour négocier (25 juin). Un rendez-vous leur fut fixé pour le lendemain ; les meneurs empêchèrent les officiers de s'y rendre et posèrent de nouvelles conditions. Ils demandaient, entre autres, à être commandés en langue allemande et à avoir une place pour s'y réunir, Worms, par exemple.

Cependant, la désunion ne tarda pas à se mettre parmi ces troupes indisciplinées. Les soldats voulaient envoyer une députation au roi ; les officiers refusant d'en faire partie, ils les remplacèrent par un employé de la chancellerie de Brisach, nommé Mocke, se choisirent de nouveaux officiers, et placèrent à leur tête un simple cavalier du régiment de Mazarin. Plus la révolte se prolongeait, moins on arri-

vait à s'entendre. A peine avait-on commencé de négocier et s'était-on accordé sur un point que tout était bientôt remis en question¹.

Cependant la longanimité de Turenne était à bout. Il fit saisir à Ettlingen (19 juillet 1647) et conduire à Nancy le major-général Rosen qu'il accusait d'être d'accord avec les révoltés et de leur avoir fourni l'argent nécessaire pour traverser le Rhin. Cette arrestation ne fit qu'aigrir les esprits, et on craignit que les Weimariens ne détruisissent les moissons, ce qui aurait occasionné une famine et rendu l'entretien des troupes impossible.

Les rebelles, allant à l'aventure, remonterent la vallée de la Kinzig et traversèrent le Neckar. Turenne les suivait avec leurs officiers et quelques troupes demeurées fidèles. Décidé à employer désormais la force, il les atteignit près de Königshofen² et les attaqua le 12 août 1647, à 4 heures du matin. Après une perte d'environ 200 hommes de chaque côté, les

¹ Le commissaire général Tracy négociait du côté de Turenne.

² Sur la Tauber, au nord de Mergentheim.

révoltés, continuant leur marche vers la Thuringe, arrivèrent (20 août) à Mühlhausen¹, au nombre de 2000 hommes, et Turenne, qui n'aurait pas pu facilement les réduire avec les trois faibles régiments de cavalerie qui lui restaient, renonça à les poursuivre plus loin et revint du côté du Rhin.

Les Weimariens, ne voulant plus être commandés par des Français, mirent à leur tête un ancien étudiant d'Iéna nommé Hempel et, arrivés à Paderborn (25 août), conclurent avec le lieutenant-général Königsmark, un traité en vertu duquel ils entrèrent au service de la Suède. Wrangel, toutefois, redoutant leur indiscipline, ne les admit dans ses troupes que par crainte de les voir entrer au service de l'empereur². Telle fut la fin lamentable de la cavalerie de cette armée qui avait eu de si brillantes destinées sous le commandement de Bernard de Weimar.

¹ C'est à cette époque (juillet 1647) qu'eut lieu la trahison de Jean de Werth.

La reine Christine ne vit pas d'un œil favorable les Weimariens entrer à son service.

Wrangel avait profité de la désunion que l'armistice d'Ulm avait jetée dans le parti catholique, pour continuer la guerre contre l'empereur en épargnant la Bavière. Les Impériaux étaient alors commandés par un général protestant, Mélander, qui avait abandonné le service de la Hesse-Cassel pour celui de l'empereur¹. Après avoir guerroyé autour d'Eger en Bohême (avril-juillet 1647), Wrangel, se trouvant inférieur en forces à l'ennemi, appela à son secours Turenne qui était alors à Mayence avec 5.000 hommes. Mais, au lieu de rejoindre les Suédois, Turenne installa ses troupes dans la Hesse-Darmstadt. Devenu diplomate, il préparait alors l'élection du successeur d'Anselme Casimir d'Ulmstadt, archevêque de Mayence, qui venait de mourir. Il réussit à faire nommer un ami de la France, Jean Philippe de Schönborn, déjà évêque de Würzburg.

¹ Il fut nommé général en chef de l'empereur après la mort de Gallas à Vienne le 25 avril 1647, et créé comte de Holzapfel.

CHAPITRE VI

ERLACH LIEUTENANT-GÉNÉRAL TURENNE & WRANGEL EN BAVIÈRE BATAILLE DE LENS, LA FRONDE (1647 - 1648 - 1649)

- I. Erlach reçoit un régiment d'infanterie (7 déc. 1647), et est nommé lieutenant-général (14 déc.). Recommandations du roi à Turenne (19 déc.). Erlach songe à quitter le service de la France. Ses démêlés avec Turenne. Erlach s'équipe, fait des enrôlements. L'armistice d'Ulm est dénoncé (14 sept. 1647). Turenne réclame vainement les Weimariens (fév. 1648) : Königsmark les emmène en Bohême (mars). Turenne et Wrangel envahissent la Bavière et battent les Austro-Bavarois à Zusmarshausen (17 mai), les poursuivent jusqu'à l'Inn. Turenne et Wrangel manquent être pris à Dachau (6 oct.); ils reviennent, apprennent que la paix de Westphalie a été signée (24 oct. 1648).
- II. La guerre continue avec l'Espagne. Erlach quitte Brisach (20 juin 1648), rejoint Condé en Flandre, à Béthune (16 août). Victoire de Lens (20 août). Erlach y a une part prépondérante. Mazarin ne sait pas profiter de la victoire de Lens pour abattre la Fronde. Traité de Saint-Germain (24 oct. 1648). Erlach est présenté au roi (24 sept.), quitte Saint-Germain (26 oct.). Nouvelle brouille entre la Cour et le Parlement que la Fronde

soutient. Le Parlement, malgré les offres de l'Espagne, signe avec la Cour la paix de Rueil (11 mars 1649). Turenne prend parti pour la Fronde; son armée, grâce à Erlach, refuse de le suivre. Les Frondeurs, n'étant pas soutenus par Turenne, se soumettent. Ravages de l'armée d'Erlach. Nouveau traité avec l'armée allemande, signé à Ribemont (26 mai 1649). Embarras d'Erlach, opposition des partisans de Turenne; défaut de solde. Erlach, malade, quitte l'armée à Péronne (28 juin) et arrive à Brisach (8 juillet).

I

Pendant que Turenne commandait l'armée d'Allemagne qui représentait encore plus ou moins l'armée weimarienne, Erlach continuait à administrer les places fortes du Rhin et à maintenir parmi les troupes qui les occupaient une sévère discipline. Il s'acquittait, en outre, de plusieurs missions diplomatiques dont le roi l'avait chargé, et faisait, entre autres renoncer l'abbé du couvent de Lützel, dans le comté de Ferrette, à son traité de combourgeoisie avec le canton de Soleure.

Le roi, satisfait de ses services, et de l'excellente tenue de son régiment de cavalerie qu'il avait inspecté à Amiens, lui donna, le 7 décembre 1647, un régiment d'infanterie,

composé de Français et d'Allemands¹ et, peu de jours après (14 décembre), le nomma lieutenant-général avec le commandement d'un corps d'armée de 5000 hommes : 3000 fantassins et 2000 cavaliers, y compris son propre régiment de cavalerie. Erlach aurait désiré que son commandement fût tout à fait indépendant : il ne put pas l'obtenir ; ses troupes durent faire partie de l'armée de Turenne. Il demanda qu'au moins ses rapports avec le général en chef fussent clairement déterminés². Le Tellier l'assura que Turenne n'entrerait pas dans le détail des affaires et ne lui donnerait que des ordres généraux. Il aurait lui-même sous son commandement deux maréchaux de camp, un sergent de bataille, quatre aides de camp, et on s'efforcerait de lui envoyer un bon ingénieur, « quoiqu'ils fussent bien rares ». Pour faire régner autant que possible la bonne harmonie, Le Tellier eut soin d'ajouter que c'était Turenne qui avait demandé sa nomina-

¹ GONZENBACH, II, *Documents*, p. 81-83.

² Demarchais avait été envoyé pour cela à Paris.

tion de lieutenant-général, et le roi donna à entendre au maréchal qu'il espérait que les anciens différends ne se renouvelleraient plus¹.

Erlach devait avoir, en même temps que le commandement de 5000 hommes, le gouvernement de Brisach et de onze autres places fortes² avec le titre spécial de lieutenant du Brisgau et du Sundgau. Aucun Suisse, au service de la France, n'avait été avant lui lieutenant-général, et il ne devait qu'à son mérite la haute situation à laquelle il était parvenu. Il avait alors cinquante et un ans.

Malgré les recommandations du roi, ses démêlés avec Turenne ne cessèrent pas, et le ressentiment qu'il éprouvait de certains faits, qui annonçaient cependant chez le maréchal plus d'inattention que de mauvaise volonté et de désir de blesser, ne faisait que s'accroître. Enclin aux décisions précipitées, Erlach avait

¹ Il ajoutait que s'il en survenait, ils seraient jugés par les intendants d'armées Vautorte, de Baussan ou de Girolles (19 décembre).

² Hohentwiel, Laufenbourg, Seckingen, Rheinfeld, Landskorn, Pfeffingen, Huningue, Thann, Neuenbourg, Stollhofen et Dachstein.

donné en 1643 sa démission de major-général, parce qu'il soupçonnait Turenne d'être favorable à son adversaire, d'Oysonville ; il voulut donner en 1647 sa démission de lieutenant-général, parce que Turenne avait empiété sur ses quartiers ¹. Il écrivit même à Barthélemy Herwarth, son banquier à Lyon, qu'il avait l'intention de quitter complètement le service de la France, si Mazarin ne lui donnait pas entière satisfaction. Grâce aux conseils d'Herwarth, il renonça à son projet de retraite. Il obtint d'ailleurs ce qu'il demandait : son corps d'armée fut, en effet, séparé de l'armée de Turenne. Cependant les querelles ne cessèrent pas encore. Le maréchal levait des contributions sur des territoires qui dépendaient du gouvernement de Brisach, et traitait impitoyablement les malheureux habitants qui les lui refusaient. Erlach s'en plaignit, et le roi, ou plutôt Mazarin, qui cherchait à se le rendre favorable, lui donna raison.

¹ Turenne avait envoyé son infanterie irlandaise en quartiers à Ettlingen où se trouvaient déjà les dragons d'Erlach.

Nommé lieutenant-général, Erlach eut à se procurer l'équipement qui convenait à son nouveau grade et pour lequel le roi lui fournit 12.000 livres. Il acheta de beaux chevaux et se pourvut, nous dit-on, des perruques alors en usage. On lui donna, pour maréchaux de camp, Ruvigny et Rasilly. Ruvigny malheureusement ne parlait pas l'allemand, et Rasilly, qui était d'origine polonaise, écrivait très mal le français. Erlach nomma lui-même les autres officiers de son état-major ¹.

S'il devait commander un corps d'armée de 5000 hommes, il était loin, pour le moment, de disposer d'un pareil nombre de soldats et, pour le compléter, il dut faire lui-même des enrôlements. Comme Erlach s'occupait avec soin du bien-être de ses troupes et qu'il était juste quoique sévère, il jouissait d'une bonne réputation auprès des soldats. Aussi, dès que la nouvelle se fut répandue qu'il allait faire des enrôlements

¹ Erlach demandait qu'on lui envoyât de Paris deux laquais qui ne fussent ni ivrognes, ni voleurs. Il avait une garde du corps de quatorze hommes. (GONZ., II, 629. 621.)

beaucoup d'officiers, tant français qu'allemands, lui offrirent-ils leurs services et s'engagèrent-ils à lui procurer des hommes et des chevaux. On se procurait plus facilement des cavaliers que des fantassins ; c'est pourquoi Erlach n'enrôla que 8 à 900 fantassins. La Suisse et Strasbourg ayant interdit les enrôlements sur leur territoire, il prit à son service des troupes de Hesse-Darmstadt qui venaient d'être licenciées.

Cependant la guerre ne cessait pas, et l'électeur Maximilien de Bavière, sollicité par les catholiques, étant revenu au parti de l'empereur, il en résulta que l'armistice d'Ulm fut dénoncé (14 septembre 1647) et que, l'année suivante (1648), Turenne et Wrangel envahirent la Bavière. La campagne commença par une querelle entre les deux généraux en chef. Malgré la rébellion de la cavalerie weimarienne, Turenne regrettait de ne plus l'avoir sous ses ordres ; et, dans une entrevue qu'il eut à Gmünd¹ avec Wrangel (24 février 1648) il demanda qu'elle lui fût rendue. Königsmark

¹ A l'est de Stuttgart.

mit fin à la difficulté, en emmenant les déserteurs en Bohême, au secours d'Eger qu'assiégeaient les Impériaux (mars). Les Franco-Suédois réunis franchirent ensuite le Danube à Lauingen (avril) et battirent à Zusmarshausen¹ (17 mai) les Austro-Bavarois, commandés par Mélander, Gronsfeld et Montecuculi². Les Austro-Bavarois se retirèrent sur la rive droite du Lech et, comme seize ans auparavant à l'approche de Gustave-Adolphe, l'électeur de Bavière, saisi de terreur, s'enfuit d'abord derrière l'Inn à Braunau, puis à Salzbourg. Les Franco-Suédois allaient traverser l'Inn et marcher sur Vienne, quand une forte crue de cette rivière les arrêta. Ils s'établirent alors entre l'Inn, le Danube et l'Isar, pillant et incendiant le pays.

Le dernier combat de la guerre de Trente ans fut livré, pendant cette expédition, près de Dachau³. Le 6 octobre 1648, Jean de Werth, informé que les généraux franco-suédois se trouvaient à la chasse, les surprit et faillit

¹ A l'ouest d'Augsbourg.

² Mélander fut tué.

³ Au nord-ouest de Munich.

les faire prisonniers. Turenne, Wrangel et quelques officiers parvinrent à s'échapper au travers d'un marais, en suivant un gué qu'un cerf, en se sauvant, leur avait indiqué; mais plusieurs officiers supérieurs et quelques centaines de cavaliers, avec un riche butin, tombèrent aux mains de Jean de Werth.

Le lendemain, les Franco-Suédois quittèrent Dachau et, le 11 octobre, repassèrent le Lech à Kaufringen, au sud d'Augsbourg. Les Français allèrent prendre leurs quartiers d'hiver dans le Wurtemberg, et les Suédois dans la Franco-nie et le haut Palatinat. Turenne accompagna Wrangel jusqu'à Feuchtwangen, et ce fut là qu'ils apprirent la signature de la paix de Westphalie¹. Cette paix mettait fin à la guerre en Allemagne. Wrangel, furieux d'être ainsi arrêté dans une vie de plaisir et de pillage, accabla d'injures le premier courrier qui lui en apporta la nouvelle. A l'arrivée d'un second messenger, bientôt suivi d'un troisième, il jeta à terre, de dépit, son chapeau de général et le piétina.

¹ Signée le 24 octobre 1648.

II

L'Espagne avait refusé de signer les traités de Westphalie ; la paix ne mettait donc fin ni à la guerre entre la France et l'Espagne, ni à la carrière militaire de Turenne et d'Erlach ; et les armées, qui s'étaient partagées jusqu'alors pour combattre, d'un côté les Austro-Bavarois en Allemagne, d'un autre les Espagnols en Flandre, se réunirent toutes désormais contre les Espagnols,

Quelques mois avant la signature de la paix, Erlach avait reçu l'ordre de rejoindre Condé¹ en Flandre. Il avait été, jusqu'alors, sauf pendant sa jeunesse, plutôt un administrateur qu'un soldat. Il allait reparaître maintenant sur des champs de bataille. Il partit de Brisach, le 20 juin 1648. avec ses plus anciennes troupes, celles sur lesquelles il pouvait le mieux compter, en laissant dans les places fortes celles qui, nouvellement enrôlées, étaient moins aptes

¹ Le duc d'Enghien était devenu prince de Condé le 26 décembre 1646, à la mort de son père.

à faire campagne. Le 6 juillet, il se trouvait près de Nancy et de Château-Salins, le 24 juillet à Metz, le 10 août à Ribemont sur l'Oise ¹.

La marche des troupes avait été difficile, par suite du manque de vivres. La noblesse et le clergé, les couvents de femmes surtout, se prétendant exemptés des charges militaires, tout retombait sur le pauvre peuple. Les soldats d'Erlach observèrent néanmoins une si exacte discipline, qu'aucun village ne fut abandonné par ses habitants, ce qui parut extraordinaire. Ils avaient soin de tout payer.

Erlach rejoignit Condé à Béthune (16 août), avec 5000 hommes de troupes excellentes. Les Espagnols faisaient le siège de Lens ². Malgré les efforts d'Erlach pour le leur faire lever, ils s'emparèrent de la ville et Condé, inférieur en forces, eut la sagesse de battre en retraite (20 août). Les Espagnols en conçurent une confiance en eux-mêmes qui les perdit. Les Français n'avaient encore fait que fort peu de che-

¹ Au sud-est de Saint-Quentin.

² Au nord-est de Douai. V. DUC D'AUMALE, *les Condés*, V, 223.

min, quand leur arrière-garde fut attaquée par le général espagnol Beck, et bientôt après par l'archiduc Léopold-Guillaume, qui accourait avec toutes ses forces, croyant n'avoir qu'à achever la victoire. Mais Condé avait fait volte-face, placé sur une colline vingt canons qui commencèrent à ébranler les assaillants, et fait marcher ses troupes lentement, avec ordre de ne pas tirer les premières. Arrivé à quelques pas des Espagnols, déjà fort maltraités par son artillerie, il essuya leur première décharge, comme avait fait Bernard de Weimar au second combat de Rheinfeld en 1638, puis lança ses troupes comme à l'assaut. Repoussées une première fois, elles revinrent une seconde et Erlach, arrivant avec la réserve, culbuta les Espagnols et les mit en fuite

L'ennemi avait eu 3000 morts et 6 à 7000 prisonniers¹. C'était à Erlach, comme Condé le

¹ Erlach incorpora parmi ses troupes les prisonniers allemands, faits à Lens. (Gonz., III, 112.)

La chancellerie de Berk tomba aux mains d'Erlach; elle est aujourd'hui conservée dans les archives de sa famille. (Gonz., III, 90.)

déclara au roi, qu'était due la victoire. On aurait pu, à cette occasion, lui donner le bâton de maréchal de France. Il ne le reçut pas ; il était étranger, protestant, et plusieurs autres lieutenants-généraux prétendaient à ce haut grade.

Ce fut la victoire de Lens qui obligea l'empereur à signer le traité de Westphalie (24 octobre 1648). La paix extérieure aurait dû rétablir la paix intérieure en France. Mais Mazarin était loin d'avoir la fermeté de Richelieu : il ne sut pas profiter du succès de Lens pour triompher de la Fronde. Au lieu de soumettre le Parlement, qui avait pris parti pour les révoltés, il lui fit accorder, par le traité de Saint-Germain (24 octobre 1648) presque tout ce qu'il demandait et n'exigea que l'abandon d'un décret de 1617 qui avait décidé qu'aucun étranger ne pourrait être ministre en France. Le maintien de Mazarin en qualité de ministre fut donc l'unique avantage qu'obtint la Cour.

A la demande de Mazarin, Erlach, après la victoire de Lens, avait installé ses troupes à Marle près de Laon ; la Cour le tenait là comme

en réserve, afin de pouvoir s'en servir au besoin. Il était venu ensuite à Saint-Germain où il avait été présenté au roi et lui avait déclaré qu'il pouvait compter sur ses troupes et sur lui. Ni sa visite, ni ses promesses n'empêchèrent la signature de l'humiliant traité de Saint-Germain.

La présence de troupes dans le voisinage de Paris étant devenue inutile par suite de ce traité, Erlach ramena son corps d'armée en Allemagne, et ses soldats éprouvèrent au retour, de la part du clergé, de la noblesse et des couvents, les mêmes difficultés qu'à l'aller. Parties le 26 octobre, ses troupes arrivèrent à Brisach le 8 ou le 9 novembre 1648.

La reine, rentrée à Paris avec le jeune roi, n'y resta pas longtemps. De nouveaux démêlés ayant surgi avec le Parlement, elle quitta Paris avec son fils. La guerre civile recommença et le duc de Bouillon, frère aîné de Turenne, poussé par Retz, coadjuteur de l'évêché de Paris, se mit du côté du Parlement et des Frondeurs. L'Espagne, comme au temps de la Ligue, offrait ses services.

La reine-mère commençait à craindre pour son fils le sort de Charles I^{er}, et elle refusait avec d'autant plus d'énergie de renvoyer Mazarin qu'elle attribuait au renvoi de Strafford la catastrophe du roi d'Angleterre. Condé, encore fidèle, bloqua d'abord Paris pour l'obliger à se soumettre faute de vivres, puis battit les révoltés à Charenton (9 février 1649). Peu après, le Parlement faisait la paix avec la Cour à Rueil (11 mars 1649).

Les Frondeurs voulaient encore résister; ils comptaient sur Turenne. Le maréchal, gagné par son frère, le duc de Bouillon, avait, en effet, embrassé le parti des révoltés; mais, informé de sa trahison, le roi avait ordonné à Erlach (16 janvier 1649) de le faire arrêter et de prendre le commandement de l'armée d'Allemagne. Le gouverneur de Brisach semblait attendre une occasion favorable, quand il apprit le 25 février, par le major Manteuffel, que Turenne avait déjà fait passer son armée sur la rive gauche du Rhin. Il n'y avait plus à hésiter; Erlach écrivit aussitôt à tous les colonels pour leur rappeler leur serment et il fut écouté.

L'armée demeura fidèle au roi ; Erlach en prit le commandement et Turenne, abandonné par ses troupes, s'enfuit en Hollande auprès de son cousin, le prince d'Orange. On a dit que l'armée avait été gagnée par l'argent d'Herwarth et de Millet ; il paraît certain cependant que si elle demeura fidèle, on le doit uniquement à l'ascendant d'Erlach.

Les Frondeurs, quand ils apprirent (16 mars) que Turenne avait été abandonné par ses troupes, furent atterrés et renoncèrent à combattre. On voit par là quel immense service Erlach avait rendu au roi. Ce fut à lui, en effet, que la France dut de ne pas subir l'intervention armée de l'étranger. Cependant, pas plus qu'après la victoire de Lens, il n'obtint le bâton de maréchal. Il fut seulement nommé gouverneur de Philippsbourg, Trèves et Mayence, et commandant de l'armée allemande à la place de Turenne.

Le duc de Bouillon, Retz, les généraux qui avaient pris part à la révolte, obligés de renoncer à la lutte, s'empressèrent de négocier avec la Cour. Turenne, retiré à Heilbronn, demanda

aussi sa grâce, et Mazarin, montrant en cette circonstance, son égoïsme et sa faiblesse accoutumés, oublia ceux qui lui étaient demeurés fidèles et auxquels il devaient ses succès, pour favoriser les révoltés qu'il se proposait de gagner, et nomma, entre autres, Turenne, gouverneur de l'Alsace.

Les troupes qui composaient alors l'armée d'Allemagne s'étaient toujours, depuis la première révolte de leur cavalerie, montrées indisciplinées. La trahison de leur chef n'était pas faite pour les améliorer. Elles exercèrent de grands ravages en Lorraine ; et, comme elles avaient été placées sous le commandement d'Erlach, ce fut ce nouveau chef qu'on rendit responsable de leurs excès ; aussi son nom est-il resté, et bien injustement, en exécution dans les pays qu'elles occupèrent¹. Il faut avouer, toutefois, que l'indiscipline des troupes avait une excuse ; elles ne recevaient pas la

¹ Voir, entre autres, une pièce intitulée : Cruautés faites dans les provinces de France par les gens de guerre d'Erlach et autres, à Paris, 1649 in-4° de 6 ff. — FEILLET, *la Misère au temps de la Fronde et de Saint Vincent de Paul*, Paris, Didier, 1862, p. 135.

solde qui leur était due ; elles manquaient de vivres ; et la noblesse, le clergé des pays de Strasbourg, Bâle, Montbéliard, rétablis par le roi dans les biens qui leur avaient été enlevés pendant la guerre, refusaient de leur rien fournir.

Erlach ne pouvant pas les payer et par là mettre fin à leurs ravages, demanda de nouveau à se retirer en Suisse. Il aimait mieux quitter le service de la France que de demeurer à la tête d'une armée dont on lui reprochait les excès et qui, elle-même, lui attribuerait sa ruine. La guerre, d'ailleurs, étant terminée en Allemagne, beaucoup de soldats désiraient se retirer. Ils n'avaient pris du service que jusqu'à la fin de la guerre et pensaient que, la paix étant rétablie, le traité de Brisach ne les obligeait plus. En tout cas, si la France voulait les garder à son service, elle devait conclure avec eux, et Erlach était de cet avis, un nouveau traité.

Mais on lui devait douze mois de solde, et elle refusait de marcher si elle n'était pas payée. Le roi se trouvant dans une situation

financière difficile, l'armée consentit à faire des concessions. De même que jadis avec l'armée weimarienne, on prépara un traité, et Erlach, tout en refusant de le négocier directement lui-même, aida à le conclure. Choisy représentait le gouvernement français. On prit pour base le traité de Brisach du 9 octobre 1639, et le nouveau fut signé à Ribemont le 26 mai 1649. Les troupes s'engageaient, moyennant le paiement de sept mois et demi de la solde arriérée, au lieu de douze, à servir fidèlement le roi partout où il voudrait.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'Erlach put réorganiser l'armée allemande. Les partisans de Turenne le desservaient, et la duchesse de Bouillon ne lui pardonnait pas d'avoir enlevé à son beau-frère son armée. Les anciens officiers français, entre autres le maréchal de camp du Passage, demeuraient attachés à Turenne leur ancien chef, et les nouveaux apportaient dans les camps le mauvais esprit de la Fronde. Le traité de Ribemont n'avait pas mis fin non plus aux ravages de l'armée allemande. Le commissaire du roi,

Choisy, fut même un jour maltraité par huit ou dix cavaliers. On n'avait pas d'argent pour payer la solde¹; des querelles s'élevaient à propos de la valeur des monnaies et des formalités de comptabilité auxquelles les soldats n'étaient pas habitués. L'argent manquait également pour équiper l'armée. Les soldats n'avaient pas de souliers, les canons n'avaient pas de chevaux.

Au milieu de tous ces embarras, Erlach était tombé malade à Saint-Quentin (mai 1649). Il avait la fièvre tierce, la colique, un catarrhe. Il espérait cependant pouvoir encore commander lui-même l'armée et la mener à l'ennemi. Sa maladie s'étant aggravée à Péronne, il dut se retirer le 28 juin et, laissant le commandement à Ehm, l'un des anciens directeurs des Weimariens, il arriva à Brisach le 8 juillet 1649; il n'en devait plus revenir.

¹ La profonde misère dans laquelle se trouvait le roi venait en grande partie de la Fronde et du Parlement, qui avaient obligé le roi à diminuer les impôts et l'avaient empêché d'emprunter, parce qu'il ne devait pas, disait-on, se rendre complice des usuriers. Si Turenne avait pu mener son armée à la Fronde, il aurait rendu le roi encore plus incapable de payer la solde. (GONZENBACH, I, 276, 277.)

CHAPITRE VII

DERNIERS TEMPS D'ERLACH, SA MORT (1649-1650).

Motifs de la retraite d'Erlach; ingratitude de Mazarin. Le comte d'Harcourt lève le siège de Cambrai. L'armée allemande disparaît; enrôlements impossibles. Erlach vend des canons pour vivre; Mazarin le rembourse avec des seigneuries. Erlach reste calviniste. Sa femme et ses filles. Erlach à Castelen et à Brisach. Erlach et ses amis. Rosen, Tavel de Villars et Tancrede de Rohan. Mort de Tancrede (1^{er} février 1650); mort d'Erlach (26 janv. 1650). Il n'a pas été maréchal de France. Résumé.

Erlach avait encore, pour se retirer, d'autres raisons que la maladie : c'était l'ingratitude du roi et de Mazarin, qui ne l'avaient pas récompensé des services signalés qu'il avait rendus à la France, en contribuant plus que personne à la victoire de Lens et en maintenant l'armée de Turenne dans le devoir; c'était aussi, en même temps que les embarras que lui causait

la réorganisation de l'armée, la haine dont le poursuivaient les amis de Turenne et les partisans de la Fronde. Cette haine ne laissait passer aucune occasion de se manifester. C'est ainsi que, les Espagnols ayant obligé le comte d'Harcourt, soutenu par l'armée allemande, à lever le siège de Cambrai (8 juillet 1649), on rendit Erlach responsable de cet échec, bien qu'il eût quitté le commandement le 28 juin, plusieurs jours auparavant, et qu'on y trouva un prétexte pour demander que l'armée fut replacée sous le commandement de Turenne.

Cependant cette armée allemande disparaissait peu à peu, faute de solde et de bons quartiers. Les deux régiments d'Erlach, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, durent être licenciés.

Mazarin, qui avait besoin d'une armée pour continuer la guerre contre l'Espagne, demandait que l'on fit de nouveaux enrôlements. Comme depuis la paix de Westphalie les souverains allemands licenciaient leurs troupes, les soldats ne manquaient pas ; mais on n'avait

pas d'argent pour les payer et les entretenir, et les officiers, qui ne recevaient rien eux-mêmes, ne pouvaient plus faire d'avances. En vain Erlach s'adressait-il à Mazarin, à Condé, au duc d'Orléans : il n'obtenait rien et Demarchais, son agent à Paris, ne pouvait plus même voir Mazarin. Pour entretenir ses propres troupes, les empêcher de se révolter et garder les places fortes, Erlach dut se procurer de l'argent en vendant en Suisse un certain nombre de ses canons. La nomination, dans les finances, d'Ennery et surtout de d'Avaux lui donna quelque espérance : un nouveau soulèvement de la Fronde la lui enleva et, se trouvant à bout de ressources, il ne parlait de rien moins que de vendre tous ses canons, ses munitions, et d'abandonner Brisach, après en avoir fait sauter les fortifications et l'avoir incendié¹.

Mazarin lui proposa enfin de le rembourser

¹ Pour comble de malheur, Erlach eut des différends avec Barthélemy Herwarth, son banquier à Lyon, au sujet de l'argent, des bijoux et de toutes ses épargnes qu'il lui avait confiés.

de ses avances en lui donnant les seigneuries de Hohenlandsberg et de Kaisersberg. Erlach dut accepter et, pour plus de sûreté, il fit des démarches afin d'obtenir du Parlement, « malgré les frais que cela pourrait lui coûter », l'enregistrement de la donation qui lui avait été faite; il mourut avant d'avoir obtenu cet enregistrement.

Le gouverneur de Brisach aurait eu intérêt à embrasser le catholicisme, comme le firent alors beaucoup de Français et d'étrangers, entrés au service du roi; mais, malgré de nombreuses tentatives faites pour le décider à changer de religion, il demeura fervent calviniste. Il s'était fait envoyer de Genève un pasteur pour donner l'instruction religieuse à ses enfants et pour prêcher aux soldats protestants de la garnison ¹. Il fut également fidèle à son parti, en un temps où l'on en changeait souvent, fidèle au roi de France auquel il avait prêté serment. Tout en maintenant parmi ses

¹ Il s'était adressé pour cela à Spanheim; ce dernier lui fit envoyer d'abord Backendorf d'Yverdon, puis Wilhelmy.

troupes une discipline sévère, il savait s'en faire aimer en s'occupant de leur bien-être; aussi l'appelait-on « le bon patron ». Tout en s'occupant des soldats, il n'oubliait pas le pauvre peuple et s'efforçait d'adoucir, autant que possible, les rigueurs de la guerre. Mais il était méfiant, irritable, enclin, comme on l'a vu, aux résolutions précipitées. Moins impressionnable que Bernard de Weimar, plus persévérant, changeant moins facilement de résolutions, il était infatigable au travail. Tandis que Bernard aimait à parler et se montrait bienveillant, Erlach gardait volontiers le silence et avait un extérieur austère. De même que Wallenstein, Bernard avait, dans le caractère, quelque chose de fantasque. Ses lettres sont pleines de ratures, souvent illisibles; l'écriture d'Erlach, au contraire, est régulière, son style clair. Tous deux étaient très attachés à leur religion, Bernard au luthéranisme, Erlach au calvinisme; ils priaient toujours avant de livrer bataille; tous deux de mœurs sévères, ils empêchaient, autant que possible, le désordre chez leurs soldats.

Erlach fut également époux fidèle et bon père de famille. Malgré ses nombreuses occupations, il dirigeait lui-même l'éducation de ses enfants. Il eut trois filles : Catherine-Suzanne, Marie, et Jeanne-Louise ; pas de fils. Son premier soin fut de les élever dans le respect et la pratique du calvinisme. La religion n'était pas pour lui le couronnement facultatif de l'éducation : elle en était la base, le fondement nécessaire. Dans aucune des lettres qu'il leur écrit, ainsi qu'à leur mère, il n'oublie de les recommander à la divine Providence. Sa femme n'oublie pas non plus Dieu dans les siennes. Elle lui parle de leurs enfants, lui rend compte de l'administration de leurs biens¹. On a des lettres qu'il recevait de ses filles. Ces lettres parlent, toutes aussi, de la protection du Tout-Puissant, mais témoignent, il faut en convenir, de plus de

¹ Dans une de ses lettres, datée de Coire (1^{er} juillet 1644), elle lui écrit qu'elle est allée aux eaux de Fideris (N. E. de Coire) ; elle a navigué sur les lacs de Zurich et de Wal-lenstadt et a été bien accueillie par le feld-maréchal de Salis.

respect que de tendresse. Quelques-unes, écrites d'une main encore mal assurée, contiennent des passages de la Bible. Les lettres adressées par Erlach à sa femme et celles qu'il recevait d'elle sont en langue allemande. Ses deux premières filles écrivaient aussi bien en français qu'en allemand ; la troisième nous apprend qu'elle écrivait plus facilement en français.

Quand ses filles en eurent l'âge, il s'occupa de les marier, et il semble que, selon l'usage du temps, ce fut sans les consulter. Lorsque sa fille aînée, Catherine-Suzanne, eut dix-sept ans, Mazarin proposa pour elle, d'abord le marquis de Duras, neveu de Turenne, puis le marquis de Thémynes, fils du maréchal de Thémynes. Tous deux étaient catholiques, et la différence de religion fut un obstacle insurmontable. Erlach maria sa fille aînée à un Dörigenberg, la seconde, au colonel Taupadel, fils d'un de ses anciens compagnons d'armes ; la troisième, à un de Stein.

Erlach avait contracté, au service de Gustave-Adolphe et de divers princes, des habitudes de

luxe qu'on ne connaissait pas en Suisse et qu'on lui reprocha. Possesseur de grandes propriétés, il les administrait avec soin et en tirait des denrées qu'il fournissait aux armées. Au château de Castelen, il vivait en grand seigneur, aimait à recevoir, demandait qu'on lui envoyât de Paris un jardinier, mais le voulait protestant « ce qui, disait-on, était difficile à trouver ». Il était grand chasseur, aimait les beaux chevaux, les beaux chiens. Il chassait surtout au chien courant et au faucon, car on se servait peu encore d'armes à feu, les trouvant trop imparfaites. A Brisach il s'installa richement, fit venir de Paris des meubles et de l'argenterie, alors qu'en Suisse on mangeait généralement dans de l'étain. Il avait dix-neuf serviteurs, sans compter les servantes.

Le château de Castelen était déjà ancien : il le fit rebâtir, en y employant des matériaux tirés de l'ancien château de Ruchenstein qu'il avait fait démolir ; mais, comme il avait négligé de prendre un architecte, la construction en fut mauvaise et exigea beaucoup de temps.

Erlach possédait des biens en Alsace, une mine de fer à Délemont ; il acheta le château de Gaustein et une maison à Bâle ¹.

Il avait auprès de lui plusieurs secrétaires, tant français qu'allemands ², des agents à Paris ³, et des banquiers dans diverses villes ⁴.

Il fut ami dévoué et prit souvent la défense de ses compagnons d'armes et de leurs familles ; mais, le plus souvent, il ne réussit guère. Il fit rendre la liberté au lieutenant-général Reinhold de Rosen, que Turenne avait fait arrêter en 1647, à Ettlingen, comme complice de la cavalerie weimarienne révoltée,

¹ Il paya à la femme du vendeur une étrenne de 15 pistoles.

² Il eut, pour secrétaire allemand, Jean-Thomas Stotz ; pour secrétaires français : Sarasin de Lisérable, la Roche, Demarchais. (GONZENBACH, III, 434.).

³ Ses agents à Paris furent : Sarasin de Lisérable, Strohm, Heiss, Demarchais.

⁴ Ses banquiers furent, à Paris : Hœufft, Lumagne et Masserani ; à Lyon, Barthélemy Herwarth ; à Bâle, le frère de celui-ci, Jean Herwarth, Marx Conrad de Rehlinger, neveu du colonel Ehm, Théobald-Emmanuel et Jean-Jacques Schonau : à Saint-Gall, la maison Zollikofer, qui avait des représentants à Lyon ; à Amsterdam, Wicquefort (Gonz., I, 187, 377, 365, 615 ; III, 434).

et qui était depuis lors prisonnier à Nancy. Rosen ne put pas recouvrer son ancienne position ; il avait été remplacé et on l'avait oublié. Faute de mieux, on le chargea de former un corps d'armée de 4.000 hommes avec les soldats licenciés de l'armée suédoise¹.

L'intervention d'Erlach en faveur de Tavel de Villars ne réussit pas non plus. Barbille Nicolaïde de Blonay, fille de Jean-Daniel de Blonay, seigneur catholique du Châtelard, près de Montreux sur le lac de Genève, avait été fiancée, étant encore mineure, à un protestant, Etienne de Tavel de Villars, citoyen bernois et proche parent de la femme d'Erlach. Sept ans après, devenue majeure, elle se laissa enlever au Châtelard (9 janvier 1642) par un de ses cousins, Jean-François de Blonay, seigneur de Bernex, qui était catholique et, passée en Savoie, l'épousa, sans que les parents de la

¹ Jean de Rosen, gouverneur de Thann, avait obtenu d'Erlach, en 1647, l'autorisation de se rendre à Paris pour y démontrer l'innocence de son frère Reinhold, le major-général. Il serait parvenu, dit-on, à prouver son innocence.

jeune fille y fissent opposition. Tavel, alors au service de la France, porta plainte à Berne, et les tribunaux de cette ville condamnèrent le ravisseur. Mais, malgré l'intervention du gouverneur de Brisach, l'affaire n'eut pas de suite.

Le troisième exemple d'intervention d'Erlach en faveur de ses amis eut plus d'importance sans avoir plus de succès. Henri IV avait marié le duc Henri de Rohan avec Marguerite de Béthune-Sully, fille de son ministre et ami, le duc de Sully. Après la paix d'Alais (27 juin 1630), le duc de Rohan se retira à Venise avec sa femme, et entra en négociation avec le Sultan pour lui acheter l'île de Chypre dont il voulait faire un asile destiné aux huguenots français¹. Pour se procurer l'argent nécessaire au payement du prix stipulé (200.000 thalers), il lui fallait vendre les biens qu'il possédait en France. Il en chargea sa

¹ L'idée d'acheter l'île de Chypre avait été suggérée à Rohan par Cyrille, patriarche de Constantinople. Cyrille étant mort, l'affaire n'eut pas de suite (LAUGEL, *Histoire de Henry de Rohan*, Didot, 1889, p. 285).

femme et, comme elle était grosse de près de sept mois, ils suivirent tous deux le conseil qui leur fut donné par un sénateur de Venise, de tenir la naissance secrète, si la duchesse accouchait d'un fils, de peur que Richelieu ne s'en emparât pour le faire élever dans la religion catholique, et pour empêcher ainsi les huguenots d'avoir un nouveau chef.

La duchesse, qui avait déjà une fille nommée Marguerite, âgée de quatorze ans, quitta Venise avec elle (8 octobre 1630) et descendit à Paris, non pas à l'hôtel de Rohan où elle craignait d'éveiller des soupçons, mais chez une de ses amies où elle accoucha d'un fils le 18 décembre 1630. Peu de jours après la naissance, la duchesse vint s'établir à l'hôtel de Rohan, et son fils, qu'on appela Tancrède, fut baptisé sous un nom supposé.

L'année suivante, le duc de Rohan, réconcilié avec le roi, fut nommé ambassadeur en Suisse. Il reparut à la Cour en 1634, et on pense qu'il vit alors, mais secrètement, son fils âgé de quatre ans.

Lorsqu'eut lieu l'invasion de la France par

le cardinal-infant don Fernando, en 1636, Jean de Werth menaçant Paris et le duc de Rohan étant absent, la duchesse se réfugia dans ses terres, et confia Tancrède au père de son maître d'hôtel, avec ordre de le conduire au château du Breuil, situé entre Lisieux et Pont-l'Évêque.

Comme on ignorait toujours l'existence de Tancrède, sa sœur aînée Marguerite, passait pour le seul enfant du duc de Rohan et, par suite, pour la plus riche héritière de France. Craignant de se voir enlever tous ces avantages si l'existence de son frère venait à être découverte, elle résolut de le faire disparaître. Elle avait su se ménager pour cela le concours de quelques amis : Ruvigny, Barrière et Sauvetat. Barrière, qui servait dans la marine, enleva Tancrède, âgé de sept ans, au château du Breuil (12 février 1638) et, moyennant 1000 thalers, décida le gardien à annoncer à la duchesse que son fils était gravement malade. Un autre conjuré, Ruvigny, le conduisit d'abord dans un couvent de femmes dont la supérieure était une de ses parentes, puis au

château de Cormelotte près de Calais. Là, Sauvetat, qui était au service de la Hollande, le prit pour l'embarquer sur un navire qui devait se rendre aux Indes.

A la première nouvelle de la prétendue maladie de son fils, la duchesse de Rohan avait envoyé son médecin au château du Breuil. Ce médecin, trompé par le même gardien, lui écrivit que Tancrède était mort, et elle communiqua aussitôt cette nouvelle au duc de Rohan qui se trouvait alors au camp de Bernard de Weimar devant Rheinfeld.

Pour expliquer cette présence devant Rheinfeld, il est nécessaire de revenir en arrière. Envoyé en Suisse avec une armée, après sa réconciliation avec le roi, le duc de Rohan, à la suite de divers événements inutiles à rappeler, avait signé un traité de paix avec les Grisons et, Richelieu ayant refusé de ratifier ce traité, les Grisons s'étaient révoltés et avaient obligé le duc à se retirer avec son armée, Craignant d'être puni par le Gouvernement français à cause de cet échec, Rohan s'était d'abord réfugié à Genève, puis s'était

mis à la disposition de Bernard de Weimar comme simple volontaire¹. Il venait d'assister à la première bataille de Rheinfeld pendant laquelle il avait été dangereusement blessé (28 février 1638), quand il reçut la lettre de la duchesse qui lui annonçait la prétendue mort de son fils.

Le duc de Rohan connaissait déjà l'enlèvement. Etant encore à Rheinfeld, il avait, en effet, adressé à sa femme un mémoire dont on n'a pas la date et où on lit ces mots : « Peu après, étant arrivé au camp de Rheinfeld, j'apprends que des gens armés et masqués avaient par violence enlevé mon fils unique, nommé Tancrède, que je faisais nourrir secrètement en Normandie. »

Quelques jours après (8 avril), de Koenigsfeld où on l'avait transporté, Rohan écrivait de nouveau à la duchesse : « Une balle m'a été tirée du pied sans douleur. Je commence d'ap-

¹ Rohan avait quitté Genève le 23 janvier 1638; il arriva au camp de Rheinfeld le 12 février, le jour même où son fils était enlevé du château du Breuil. En route, à Coppet, il échappa à des émissaires du prince de Condé chargés de l'enlever (Gonz., III, 454).

prendre à marcher et m'en irais au grand galop à ma santé *sans le chagrin qui me ronge de la part de mon cher fils*, lequel j'ai jour et nuit devant les yeux. »

Le mémoire, envoyé de Rheinfeld, prouverait que Rohan avait été averti de l'enlèvement de son fils; et la lettre, écrite de Koenigsfeld, qu'il connaissait sa mort; enfin les deux documents prouveraient aussi qu'il reconnaissait Tancrède pour son fils. Les partisans de Tancrède n'ont malheureusement jamais pu produire les originaux ni du mémoire, ni de la lettre, et ses adversaires ont prétendu que ces deux pièces étaient fausses¹. Nous lisons cependant, dans une lettre du 14 avril 1638, adressée par le duc Bernard de Weimar à Erlach, à l'occasion de la mort de Rohan : « Sa naissance, ses vertus, notre affinité et l'honneur particulier qu'il me faisait de m'aimer sont des raisons assez fortes pour la²

¹ Le père GRIFFET, dans son *Histoire de Tancrède* (Liège, Bassompierre, 1767), dit que le mémoire était écrit et signé de la main du duc de Rohan.

² La mort de Rohan.

faire ressentir sans que je (l') accroisse par le souvenir, ou de la première cause de son mal¹ ou *de celle que vous me mandez de sa tristesse* » Ces derniers mots ne feraient-ils pas allusion à la nouvelle que Rohan avait reçue de l'enlèvement et de la mort de son fils ? Ne prouveraient-ils pas la véracité du mémoire de Rheinfeld et de la lettre du 8 avril ? Le duc de Weimar ajoute : « Tant y a qu'il en faut venir là, que Dieu l'a voulu retirer des misères de cette vie, pour le mettre en possession de cette (vie) éternelle et bien heureuse, qui nous attend avec lui dans le ciel, où nous le suivrons quand il plaira à Dieu de nous appeler². »

Ignorant quelle avait été la conduite de sa fille Marguerite à l'égard de son frère, et croyant n'avoir plus d'autre enfant qu'elle, le duc de Rohan avait fait un testament dans lequel il la déclarait sa seule héritière. Le 13 avril 1638, il mourait des suites de sa blessure, au couvent de Königsfeld ; et Erlach,

¹ Sa blessure.

² GONZENBACH, III, p. 453.

qui lui avait fermé les yeux, accompagna son corps à Genève où il le fit solennellement inhumer.

A peine le duc de Rohan était-il mort, que sa fille Marguerite, pour mieux assurer le secret de la naissance de Tancrède et l'écarter ainsi de l'héritage de son père, ordonna à Priolo, secrétaire du duc, qu'elle avait gagné comme le gardien du château du Breuil, de détruire tout ce qui, dans les papiers de son père à Genève, avait trait à son infortuné frère. Elle avait même eu soin d'envoyer un agent pour surveiller l'exécution de ses ordres.

Qu'était devenu l'héritier des Rohans ? Sauvetat, au lieu de l'embarquer pour les Indes, l'avait placé, sous le simple nom de Charles, dans un village du Westerland¹, chez un maître d'école nommé Simon Cernolle, et Tancrède, dont personne ne soupçonnait l'origine, y vécut pendant plusieurs années avec les enfants du village. Quand il eut onze ans, Sauvetat le confia à un marchand de Leyde, nommé Potenicq, avec ordre de ne le remettre

¹ Pays de Hollande (p. GRIFFET, p. 33).

à personne sans son autorisation. Il fréquenta d'abord les écoles, puis l'Université de Leyde.

Cependant Marguerite de Rohan, arrivée à l'âge de vingt-huit ans, avait enfin résolu de se marier et d'épouser le comte de Chabot, gentilhomme catholique d'une noblesse déjà ancienne, mais bien inférieure à celle des Rohans, qui avaient eu plusieurs alliances avec la famille royale. Sa mère y fit opposition, mais Marguerite passa outre (6 juin 1645).

Ce fut sur ces entrefaites que la duchesse douairière de Rohan apprit, par ceux mêmes qui avaient aidé à l'enlèvement au château de Breuil, que son fils vivait encore et qu'il demeurait à Leyde. Pendant qu'elle envoyait un agent pour s'en assurer, sa fille en envoyait un autre pour se saisir de son frère. Potenicq refusa de le livrer à l'agent de Marguerite et le remit à Jean Rondeau, secrétaire de la duchesse. Le 16 septembre 1645, la duchesse de Rohan revoyait à Paris son fils qu'elle avait cru mort pendant sept ans¹.

¹ GONZENBACH, III, *Documents*, p. 43, 47.

Marguerite allait être obligée de restituer à Tancrède le riche héritage de son père, cet héritage que le duc de Rohan, croyant son fils mort, lui avait assuré en entier par son testament. Pour échapper à cette extrémité, Marguerite intenta un procès à Tancrède, et soutint qu'il était un enfant supposé, présenté par la duchesse douairière pour se venger de son mariage avec Chabot.

La Cour ne pouvait pas se désintéresser d'un pareil procès; elle se partagea entre la mère et la fille. La majorité de la noblesse, qui comprenait le duc d'Orléans et Condé, se prononça en faveur de Chabot et obtint pour lui le titre de duc de Rohan¹.

Mais la minorité, qui soutenait la duchesse douairière et son fils, se composait précisément

¹ Le duc de Longueville ne soutenait Chabot que par considération pour Condé (GONZENBACH, III, *Documents*, p. 47). Voir la liste des quatre-vingts partisans de Chabot à la Cour (GONZENBACH, III, *Documents*, p. 49).

La reine-mère et Mazarin, alors en bonne intelligence avec Condé, protecteur de Chabot, son ami, étaient aussi hostiles à Tancrède (LAUGEL, *Hist. de Henry de Rohan*, p. 377).

des membres de la famille de Rohan : Hercule et Louis de Rohan, le duc de Montbazon, le prince de Guémenée, le comte de Béthune, Simon de Béthune, le comte d'Orval et quarante deux autres parents ou alliés.

M^{me} de Motteville pense, il est vrai, qu'ils s'étaient décidés pour des motifs autres que l'amour de la vérité. « Ils trouvaient avantageux pour eux, dit-elle, que le fils de la mère fit revivre le nom du père, et passaient légèrement sur le doute de sa naissance, car ils croyaient avec raison qu'il ne serait pas le seul qui porterait à faux titre le nom et les armes d'une illustre maison. Les huguenots, qui alors étaient fidèles au roi, n'étaient pas fâchés néanmoins de revoir un duc de Rohan de leur religion, et souhaitaient seulement qu'il pût devenir capable de leur servir de chef si un jour ils voulaient former quelque entreprise contre l'Etat¹ ».

Quoi qu'il en soit, un arrêt du Parlement du 26 février 1646 fit défense à Tancrède de porter

¹ *Mémoires de M^{me} DE MOTTEVILLE*, coll. Petitot, XXXVIII, p. 175 et s.

le nom et les armes de Rohan. Remarquons, toutefois, que cet arrêt, rendu par défaut, n'était pas définitif, à cause de la minorité de Tancrède¹.

Pendant ce temps, la duchesse s'occupait de compléter l'éducation de son fils qui avait été fort négligée². Erlach avait intimement connu le duc de Rohan, et était à même, mieux que personne, de savoir la vérité. La duchesse lui demanda secours³ et le pria de recevoir Tancrède dans son armée⁴. Sachant les relations étroites qui avaient existé entre Rohan et le gouverneur de Brisach⁵, relations auxquelles elle fait précisément appel dans une lettre du 2 novembre 1645, la duchesse douairière n'aurait pas osé s'adresser à Erlach dont l'austérité morale lui était connue, si Tancrède n'eût pas été un enfant légitime, et l'on peut ajouter

¹ V. DUC D'AUMALE, *les Condés*, V. 39 note.

² Tancrède ne parlait que le flamand (V. GRIFFET, p. 40).

³ Lettre autographe de la duchesse à Erlach, de Paris, du 2 novembre 1645. GONZENBACH, *Documents*, III, p. 41.

⁴ Lettre autographe de la duchesse à Erlach, de Romorantin, 11 août 1648. GONZENBACH, t. III, *Documents*, p. 45.

⁵ GONZENBACH, III, *Documents*, p. 44.

qu'Erlach n'aurait pas répondu favorablement s'il avait conservé le moindre doute à cet égard. Sa réponse a été malheureusement perdue, mais elle avait dû être favorable, car Chabot, lui écrivit (Paris, 11 mars 1648) pour le dissuader de recevoir Tancrède dans son armée¹, et Marguerite lui écrivit également (sans date) dans ce même sens². Cependant, malgré l'appui d'Erlach, Tancrède n'entra pas dans l'armée weimarienne. Cette armée devant faire la guerre en Flandre sous le commandement supérieur de Condé, qui était favorable à Chabot, la duchesse renonça à l'y envoyer³.

La mort de Tancrède mit fin à l'affaire. Blessé en combattant pendant les troubles de la Fronde, il fut porté au château de Vincennes et, par une de ces rencontres nombreuses dans sa courte

¹ Un mémoire sans date et d'une main étrangère, adressé à Erlach, au nom de la duchesse de Rohan, raconte l'accouchement secret et l'enlèvement (*Documents*, III, p. 42).

² GONZENBACH, III, *Documents*, p. 44.

³ Voir à ce sujet : Lettre de la duchesse douairière à Erlach, 11 août 1643 (GONZENBACH, *Documents*, p. 45) et lettre de Tancrède à Erlach du 22 août 1648 (*Id.*, III, *Documents*, p. 49).

carrière, il y fut soigné par la femme qui avait été sa nourrice. Il mourut le 1^{er} février 1650, à l'âge de dix-neuf ans¹ et sa mère le fit ensevelir auprès de son père, dans l'église de Saint-Pierre de Genève (mai 1654). Sa mort, qui mettait fin au procès avec sa sœur, laissa continuer celui qui existait entre la mère et la fille. On n'a pas à s'en occuper ici. La duchesse douairière de Rohan mourut vingt ans plus tard (21 octobre 1660) et fut inhumée dans le même tombeau que son mari (3 janvier 1661).

M^{me} de Motteville parle de la mort de Tan-crède en des termes qui, tout en laissant la question douteuse, semblent incliner vers la croyance à la légitimité. « Sa mère, la vieille duchesse de Rohan, dit-elle, qui avait fondé toutes ses espérances sur lui, et qui croyait par son rétablissement se pouvoir venger de sa fille,

¹ Sur la mort de Tancrède, voir :

1^o Mémoires de M^{me} DE MOTTEVILLE, coll. Petitot, XXXVIII, p. 176.

2^o Mémoires du CARDINAL DE RETZ, coll. Petitot, XLIV, p. 324.

3^o Mémoires de MONGLAT, coll. Petitot, L., 157.

4^o Mémoires de LENET, coll. Petitot, LIV, p. 212.

fut sensiblement affligée de sa mort. Ceux qui paraissaient ses parents et qui le voulaient adopter le regrettèrent, et toute sa famille, ôté sa sœur, en fut affligée. Peut-être que la force du sang leur fit jeter des larmes et *qu'elles étaient une marque de la vertu de sa mère et de la vérité de ses paroles*. Sur de telles choses, le doute est, ce me semble, le parti le plus sûr et le plus juste, car ce qui paraît le plus vrai ne l'est quelquefois pas, et ce qui tout de même paraît plein de mensonge est souvent plus digne d'estime que de mépris. En cette occasion il y avait à remarquer que la duchesse de Rohan, la mère, avait paru grosse à Venise dans le temps qu'elle était avec son mari¹. »

Il convient de rappeler aussi que l'arrêt du 26 février 1646 n'était pas définitif, parce que Tancrede était encore mineur. Qu'aurait été l'arrêt définitif, rendu après la majorité? Le doute est encore permis sur ce point. « Sa mort, dit en effet le conseiller d'Etat Lenet,

¹ Mémoires de M^{me} DE MOTTEVILLE, coll. Petitot. XXXVIII, pp. 176-177.

décida en faveur de la duchesse *un différend qui n'eût pas été vidé sans de grandes difficultés*¹. »

La mort d'Erlach avait précédé de peu de jours celle de Tancrède de Rohan. Sa santé, fortement ébranlée par les fatigues de la guerre, ne put pas se rétablir. Il était allé prendre, dans la forêt Noire, les eaux de Griessbach, au mois de juillet 1649 ; elles ne lui firent aucun bien². Par suite des soupçons qu'on émettait presque toujours à cette époque, dès qu'un personnage important tombait malade, on crut qu'il avait été empoisonné.

Il revint à Brisach le 12 août 1649 et, après un mieux qui ne dura pas, s'y éteignit doucement le 26 janvier 1650, entouré de sa famille et de ses serviteurs qui priaient pour lui. Il avait cinquante-cinq ans.

¹ Mémoires de LENET, coll. Petitot, LIV, p. 212.

Le père GRIFFET est d'avis que Tancrède avait le bon droit pour lui (p. 49).

² Une lettre, adressée le 24 décembre 1649 au lieutenant-colonel Leitzchen, est la dernière qu'Erlach ait dictée et signée.

Plusieurs historiens suisses¹ ont soutenu qu'Erlach avait été maréchal de France. Il aurait été nommé en même temps que le marquis de la Ferté-Senneterre, le 18 janvier 1650, et en aurait été informé le 24 janvier, deux jours seulement avant sa mort. C'est une erreur. La Ferté-Senneterre ne fut nommé maréchal que l'année suivante, le 2 janvier 1651. Il serait invraisemblable, d'ailleurs, qu'Erlach eût été nommé le 18 janvier 1650, puisque Condé, son protecteur, celui qui lui aurait obtenu ce grade, fut mis en arrestation ce jour-là. Enfin, on ne trouve aux *Archives de France* aucune trace de cette nomination.

Jetons, en finissant, un coup d'œil général sur la vie d'Erlach. Né en Suisse, zélé calviniste et, à ce titre, adversaire de la maison d'Autriche qui soutenait le catholicisme en Allemagne, Erlach embrasse très jeune encore la carrière des armes, et entre successivement

¹ Voir : 1^o Vie d'Erlach, publiée à Yverdon, en 1784, par ALBERT D'ERLACH DE SPIESS (III GONZ., 482;

2^o Histoire militaire de la Suisse, par MAI DE ROMAIN-MOUTIERS (GONZ., III, 483).

au service de princes allemands, du roi de Suède, du duc Bernard de Weimar, enfin, après la mort de celui-ci, en 1639, au service de la France qu'il ne quitte qu'avec la vie, onze ans plus tard, en 1650.

Il prend part, en 1620, à la bataille de la Montagne-Blanche qui assure jusqu'à l'arrivée de Gustave-Adolphe le triomphe de l'Autriche, et, en 1648, à la bataille de Lens qui renverse en Flandre la puissance de l'Espagne, déjà fortement ébranlée par la bataille de Rocroy. Mais la partie la plus importante de sa carrière se passe de 1639 à 1648 dans l'importante place de Brisach qu'il maintient sous la domination de la France et dans laquelle il joue plutôt le rôle d'un intendant chargé d'organiser les armées, que celui d'un général qui doit les conduire au combat. C'est lui qui, à la mort de Bernard, conserve à la France l'excellente armée que le duc de Weimar avait organisée et qui est connue dans l'histoire, sous le nom d'armée weimarienne. Si elle est commandée par d'autres généraux, par le duc de Longueville, par Guébriant, par Turenne, c'est Er-

lach qui la renouvelle par des enrôlements, l'équipe, l'entretient, l'instruit, la discipline et la met à même de figurer avec honneur dans les célèbres batailles de Fribourg et de Nordlingue. C'est pourquoi l'histoire de cette armée est en partie sa propre histoire.

A Brisach, Erlach eut de vifs démêlés avec l'intendant d'Oysonville, dont la mauvaise administration entravait la sienne, et avec Turenne qui, par son laisser-aller, compromettait la discipline des troupes. Il parvint à se débarrasser d'Oysonville et, quand Turenne eut embrassé le parti de la Fronde, il empêcha l'armée allemande, qui avait succédé plus ou moins à l'armée weimarienne, de le suivre et la conserva au roi de France.

C'est à tort que des historiens allemands, à propos du traité de Brisach, ont accusé Erlach de trahison. Le patriotisme qu'ils invoquent, qui aurait dû, suivant eux, inspirer sa conduite et au nom duquel ils le condamnent n'existait pas encore. La France était devenue pour lui, comme pour beaucoup de ses compatriotes, sa patrie militaire : il y demeura

fidèle. Moins ambitieux que Bernard de Weimar, qui était de race princière et prétendait se créer un duché indépendant, Erlach, qui n'appartenait qu'à la petite noblesse ne fut que le serviteur de souverains dont il reconnaissait la puissance, d'abord du roi de Suède, ensuite du roi de France, dans lesquels il vit surtout des adversaires de la maison d'Autriche.

Moins illustre que le duc de Weimar, il n'a figuré qu'au second rang ; mais, par ses qualités d'administrateur et de général, par le rôle qu'il a joué dans la guerre de Trente ans, par ses vertus privées à une époque fertile en aventuriers qui ne recherchaient que de grossiers plaisirs, il a été une des gloires de la Suisse, un des grands serviteurs de la France, et son nom mérite de ne pas tomber dans l'oubli ¹.

¹ Erlach avait été nommé, à la place de Turenne, premier plénipotentiaire à la Commission chargée de régler l'exécution de la paix de Westphalie (Pouvoir du roi, Saint-Germain, 8 mars 1649, Gonz., III, 313). Il ne put pas y aller. Le second plénipotentiaire, Vautorte, s'y rendit avec le baron d'Avangour (au-dessus d'eux était De la Court, qui avait remplacé Servien).

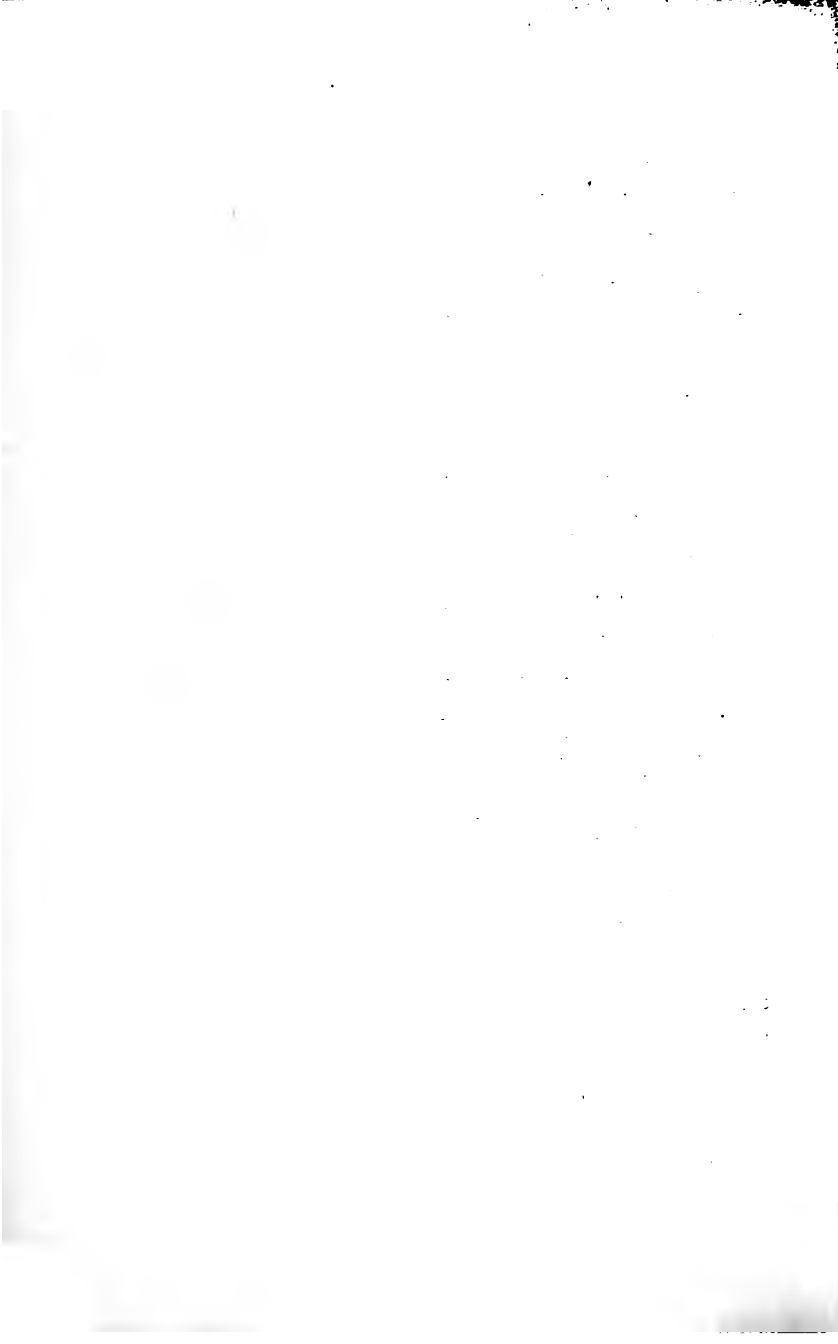


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — *Commencements d'Erlach. Campagne de 1638. Siège de Brisach (1595-1638). 1*

- I. Sa naissance (30 oct. 1595), son éducation. Il entre au service des princes d'Anhalt, est fait prisonnier à la bataille de la Montagne-Blanche (1620); entre au service de Christian d'Halberstadt; est fait prisonnier à la bataille de Stadtlohn; entre au service de Gustave-Adolphe. Son mariage (1627); il reste quelque temps à Berne. Il entre au service de la France, aide à faire lever le siège de Casal (1629). Erlach va à Paris pour réclamer l'argent dû à ses troupes. Il fait une expédition dans l'Allgau avec Bernard de Weimar (1632). Il commande les milices de Berne (1633), soutient la neutralité de la Suisse, est envoyé à Paris par le canton de Berne (1634-1635), entre au service de Bernard de Weimar (1637). 2
- II. Bernard entre au service de la France par le traité de Saint-Germain (27 oct. 1635). Campagne de 1638. Bernard de Weimar prend les villes forestières, bat les Impériaux à Rheinfeld (3 mars). Erlach est fait prisonnier; mort de Rohan (13 avril). Bernard prend Fribourg en Brisgau (11 avril), envoie à Paris Erlach, nommé major-général. Le roi donne le commandement de l'armée au duc de Longueville; Erlach refuse une pension de la France. Bernard bat les Austro-Hongrois à Wittenweyer

(9 août); il assiège Brisach, bat le duc de Lorraine à Thann (15 oct.), repousse les Impériaux (22-24 oct.), prend Brisach (19 déc.). 9

CHAPITRE II. — *Desseins de Bernard, sa mort, son armée (1639)*. 22

- I. Bernard de Weimar et Erlach. Bernard veut devenir prince souverain; ses conquêtes en Franche-Comté. Bernard refuse d'aller à Paris: il y envoie Erlach. Erlach accepte une pension de la France. Négociations au sujet de Brisach. Testament de Bernard; sa mort . . . 22
- II. Erlach est reconnu chef des Weimariens. Les officiers envoient Flersheim à la Cour de France. Les Suédois et l'empereur cherchent à gagner les Weimariens. Les frères de Bernard. Legs aux officiers. Traité entre Erlach et Krosig (1642). Legs à Erlach. Négociations entre la France et les Weimariens à Colmar et à Brisach. Arrestation du Palatin. Traité de Brisach du 9 octobre 1639, entre la France et les Weimariens. Les Weimariens reconnaissent Longueville pour leur général. Erlach n'a pas trahi les Weimariens 28

CHAPITRE III. — *Campagnes de 1640, 1641, 1642. Les Weimariens sous Longueville et Guébriant. Bataille de Kempen. Embarras d'Erlach* 39

- I. Le duc de Longueville occupe le bas Palatinat (18 oct. 1639), passe le Rhin (28 déc.). Mockel s'efforce, à Marbourg, d'enlever les Weimariens à la France (24 avril 1640). Longueville rejoint Baner à Erfurt (26 mai). Manœuvres à Saalfeld. Baner tente de s'annexer l'armée weimarienne. Les Weimariens prêtent serment au roi de France (27 août). Manœuvres de Fritzlar et Wildungen.

Longueville quitte l'armée (22 sept.); Guébriant le remplace; sa situation en face de Baner	40
Expédition de Baner et de Guébriant contre la diète de Ratisbonne (21-26 janv. 1641). Partage de quartiers, mauvaise foi de Baner. Souffrances des Weimariens. Guébriant sauve Baner à Zwickau. Mort de Baner (20 mai).	47
Arrivée de Torstenson (27 nov.). Guébriant se retire avec les Weimariens (3 déc.), passe le Rhin à Wésel (12 janv. 1642); ses embarras; il est nommé lieutenant-général, bat les Impériaux sous Lamboy à Kempen (17 janv.), est nommé maréchal de France. Horn et Jean de Werth sont échangés	49
II. Intrigues de Mockel. Différends entre Erlach et d'Oysonville. Craintes d'Erlach au sujet de Hohentwiel. Différends d'Erlach avec les luthériens et les catholiques. Le roi de France protège l'évêque de Bâle, les curés catholiques et les religieux	51
Erlach va se plaindre à Paris (nov. 1640 à mars 1641). Expédition malheureuse d'Oysonville. Erlach secourt Widerholt (20 janv. 1642).	56

CHAPITRE IV. — *Mort de Guébriant, bataille de Tuttlingen, Erlach et Turenne, bataille de Fribourg (1642, 1643, 1644)* 58

I. Torstenson bat les Impériaux à Leipzig (3 nov. 1642). Guébriant le rejoint à Erfurt. Torstenson essaye de l'entraîner en Bohême, puis l'abandonne dans le haut Palatinat. Guébriant se réfugie près de Brisach (15 mars 1643). Erlach tente vainement, avec Widerholt, de s'emparer de Constance (déc. 1642). L'archiduchesse Claudia et les cantons catholiques s'en plaignent à la diète suisse de Baden (mars 1643). La maréchale de Guébriant vient à Brisach. Mort de Louis XIII (14 mai 1643).	59
Le Parlement casse le testament du roi et donne le gou-	

- vernement absolu à la reine-mère, qui laisse le pouvoir à Mazarin. Protecteurs d'Erlach en France. Erlach envoie vainement des agents à Paris pour demander de l'argent. 63
- Guébriant part (18 juin 1643), tente sur Rottweil un assaut qui ne réussit pas, et revient faute de vivres. La Fronde a empêché le duc d'Enghien de le secourir (août). Enghien lui renvoie des renforts sous Rantzau (26 oct.). Guébriant prend Rottweil (19 nov.) ; sa mort (24 nov.). Bataille de Tuttlingen (24 nov.). 65
- II. Erlach veut se retirer. Turenne est nommé maréchal de France et commandant de l'armée d'Allemagne (13 déc. 1643). Erlach se retire en Suisse (19 déc.) ; Turenne le décide à revenir ; la Cour ménage Erlach. Peu de sympathie entre Turenne et Erlach. Révolte de la garnison de Brisach 68
- Les Austro-Bavarois bloquent Hohentwiel. Mercy prend Fribourg (25 juillet 1644). Bataille de Fribourg (3-5 août 1644). Turenne prend Philippsbourg (12 sept.) . . 73

CHAPITRE V. — *Batailles de Mergentheim, de Nordlingue et de Jankau. Négociations de Westphalie, armistice d'Ulm, révolte des Weimariens (1645, 1646, 1647).* 78

- I. Oysonville est disgracié. Erlach reçoit un régiment de cavalerie. Ses démêlés avec Turenne. Oysonville est remplacé par Charlevoix. Erlach prend Stollhofen. Défaite de Mergentheim (4 mai 1645). Arrivée de Condé ; bataille de Nordlingue et mort de Mercy (3 août). L'empereur envoie l'archiduc Léopold-Guillaume et Gallas au secours de l'électeur de Bavière. Turenne se retire à Philippsbourg. Bataille de Jankau (6-7 mars 1645). Torstenson est remplacé par Wrangel 79
- II. Erlach décide la Suisse à envoyer des plénipotentiaires au Congrès de Westphalie. La situation d'Erlach s'affer-

mit. Turenne assiège en vain Augsbourg (sept., oct. 1646) : Wrangel prend Brégenz (14 janv. 1647). L'électeur de Bavière. signe l'armistice d'Ulm (14 mars 1647). Turenne part pour la Flandre; il ravage le pays de Darmstadt, traverse le Rhin (16 juin 1647). Indiscipline de ses troupes; discipline du régiment de cavalerie d'Erlach. Révolte des Weimariens à Saverne; ils repassent le Rhin à Drusenheim (27 juin). Turenne négocie sans résultat avec eux. Les Weimariens, attaqués par Turenne à Königshofen (12 août), entrent au service de la Suède à Paderborn (3 sept.). Wrangel, en Bohême, appelle Turenne à son secours. Turenne fait élire un archevêque de Mayence et reste dans le pays de Darmstadt . . . 85

CHAPITRE VI. — *Erlach lieutenant-général. Turenne et Wrangel en Bavière. Bataille de Lens. La Fronde (1647, 1648, 1649)* 96

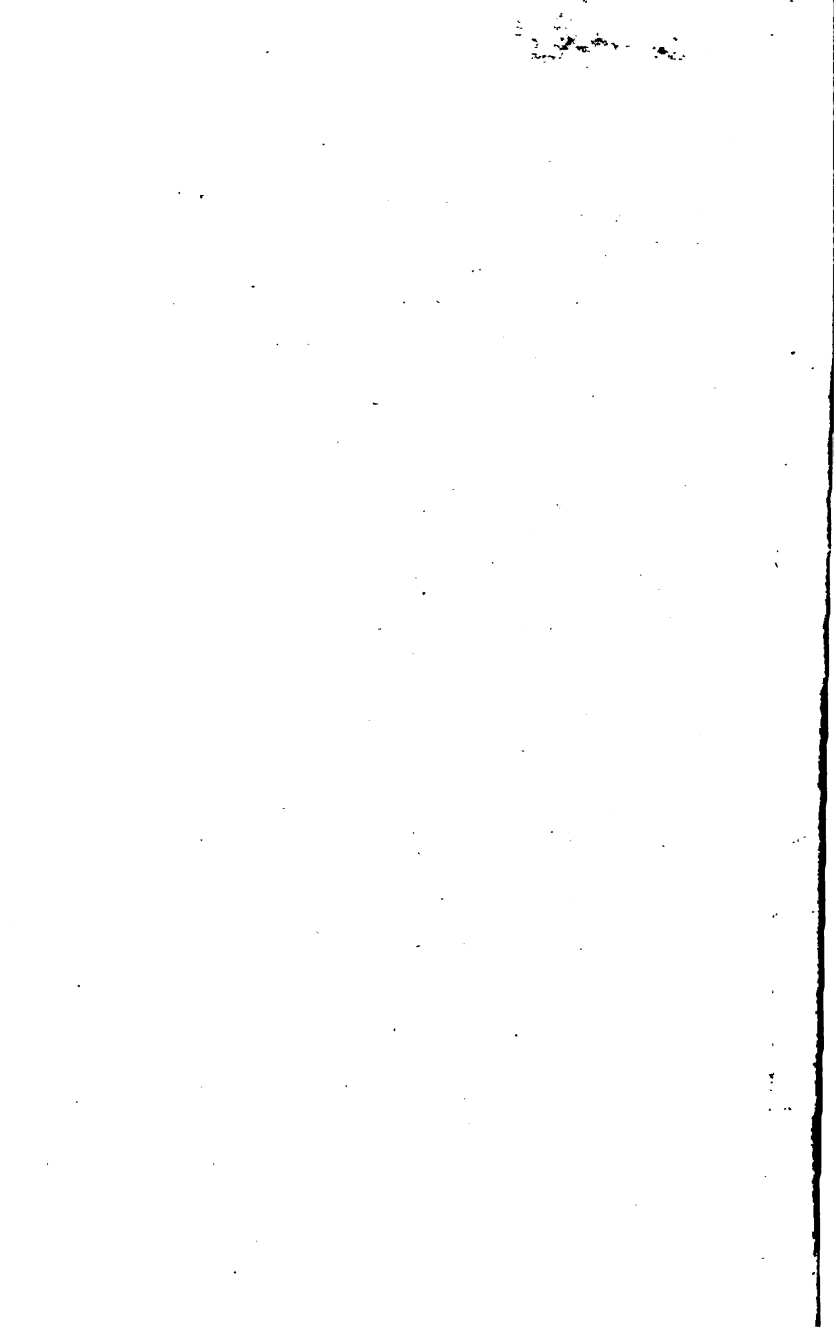
- I. Erlach reçoit un régiment d'infanterie (7 déc. 1647), et est nommé lieutenant-général (14 déc.). Recommandations du roi à Turenne (19 déc.). Erlach songe à quitter le service de la France. Ses démêlés avec Turenne. Erlach s'équipe, fait des enrôlements. L'armistice d'Ulm est dénoncé (14 sept. 1647). Turenne réclame vainement les Weimariens (fév. 1648) : Königsmark les emmène en Bohême (mars). Turenne et Wrangel envahissent la Bavière et battent les Austro-Bavarois à Zusmarshausen (17 mai), les poursuivent jusqu'à l'Inn. Turenne et Wrangel manquent être pris à Dachau (6 oct.); ils reviennent, apprennent que la paix de Westphalie a été signée (24 oct. 1648) 97
- II. La guerre continue avec l'Espagne. Erlach quitte Brisach (20 juin 1648), rejoint Condé en Flandre, à Béthune (16 août). Victoire de Lens (20 août). Erlach y a une part prépondérante. Mazarin ne sait pas profiter de la

victoire de Lens pour abattre la Fronde. Traité de Saint-Germain (24 oct. 1648). Erlach est présenté au roi (24 sept.), quitte Saint-Germain (26 oct.). Nouvelle brouille entre la Cour et le Parlement que la Fronde soutient. Le Parlement, malgré les offres de l'Espagne, signe avec la Cour la paix de Rueil (11 mars 1649). Turenne prend parti pour la Fronde; son armée, grâce à Erlach, refuse de le suivre. Les Frondeurs, n'étant pas soutenus par Turenne, se soumettent. Ravages de l'armée d'Erlach. Nouveau traité avec l'armée allemande, signé à Ribemont (26 mai 1649). Embarras d'Erlach, opposition des partisans de Turenne; défaut de solde. Erlach, malade, quitte l'armée à Péronne (28 juin) et arrive à Brisach (8 juillet) 105

CHAPITRE VII. — *Derniers temps d'Erlach, sa mort (1649, 1650)* 116

Motifs de la retraite d'Erlach; ingratitude de Mazarin. Le comte d'Harcourt lève le siège de Cambrai. L'armée allemande disparaît; enrôlements impossibles. Erlach vend des canons pour vivre; Mazarin le rembourse avec des seigneuries. Erlach reste calviniste. Sa femme et ses filles. Erlach à Castelen et à Brisach. Erlach et ses amis. Rosen, Tavel de Villars et Tancrede de Rohan. Mort de Tancrede (1^{er} février 1650); mort d'Erlach (26 janv. 1650). Il n'a pas été maréchal de France. Résumé . . . 116









This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

